



THÉÂTRE  
DE LA PORTE  
ST-MARTIN

EN COPRODUCTION  
AVEC  
ATELIER THÉÂTRE  
ACTUEL

théâtres  
parisiens  
associés.com

# LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

MISE EN SCÈNE  
CATHERINE  
HIEGEL

LAURE  
CALAMY

VINCENT  
DEDIENNE

CLOTILDE  
HESME

NICOLAS  
MAURY

ALAIN  
PRALON

CYRILLE  
THOUVENIN

SOCIÉTARI HONORAIRE  
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

DE  
MARIVAUD

MUSICIENNES  
CATILDE GERARD  
VERÈNE WESTPHAL

AVEC  
ARTHUR  
GOMEZ

ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE  
MARIE EDITH  
ROUSSILLON

DECORS  
GOURY

COSTUMES  
RENATO  
BIANCHI

LUMIÈRES  
DOMINIQUE  
BORRINI

CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

01 42 08 00 32  
PORTESTMARTIN.COM

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE

throck.com leParisien nova LE 2020 MA 2  
Télérama TROISCOULEURS ANOUS PARIS la terrasse

ISBN 978-2-7498-1406-3



9 782749 814063

FIMALAC  
CULTURE

REPRESENTANT : THÉÂTRE DE LA PORTE ST-MARTIN, LOCALISER 100 80 81 - 1300 20 14 - 1300 20 14

HORS-SÉRIE

MARIVAUD - LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

L'avant-scène théâtre

# L'avant-scène théâtre

UNE PIÈCE, UN DOSSIER, UNE ACTUALITÉ - BIMENSUEL - JANVIER 2018 - HORS-SÉRIE - 14 €

## Le Jeu de l'amour et du hasard

Marivaud

Mise en scène de Catherine Hiegel



THÉÂTRE  
DE LA PORTE  
ST-MARTIN



# Le Jeu de l'amour et du hasard

de Marivaux

Monsieur Orgon décide de marier sa fille Silvia au jeune Dorante. Les deux promis ne se connaissent pas encore et, inquiets de découvrir leur véritable personnalité avant de s'engager, ils ont la même idée sans le savoir : se présenter à l'abri sous un masque, et scruter le cœur de l'autre. Silvia se fait passer pour sa femme de chambre, Lisette, tandis que Dorante endosse le costume d'Arlequin, son valet. Monsieur Orgon et son fils, Mario, qui seuls connaissent le stratagème des quatre jeunes gens, se taisent, et décident de laisser ses chances au jeu de l'amour et du hasard. S'ensuivent quiproquos et rebondissements sur un rythme endiablé jusqu'au triomphe de l'amour.

## 3 Éditorial

L'illusion et l'allusion, par Olivier Celik

## 5 Le Jeu de l'amour et du hasard

6 L'affiche

16 Le texte de la pièce

65 Commentaires

La comédie des apparences, par Lena Kounovsky

« Tout part des acteurs »,

Rencontre avec Catherine Hiegel, par Stéphanie Tesson

Une leçon de légèreté, par Lena Kounovsky

Le jeu secret de la femme rebelle, par Gilles Costaz

76 Le Théâtre de la Porte Saint-Martin

75, rue des Saints-Pères - 75006 Paris  
Tél. : 01 53 63 80 60 / Fax : 01 53 63 88 75  
contact@avantscenetheatre.com

\* Les Éditions L'avant-scène théâtre  
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL  
ET DIRECTEUR DE PUBLICATION : Philippe Tesson  
DIRECTEURS DÉLÉGUÉS :  
Anne-Claire Boumendil, Olivier Celik

\* Rédaction  
DIRECTEURS, RÉDACTEURS EN CHEF :  
Anne-Claire Boumendil, Olivier Celik  
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION :  
Violaine Bouchard  
COMITÉ DE RÉDACTION : Armelle Héliot,  
Gilles Costaz, Jacques Nerson,  
Stéphanie Tesson

\* Services commerciaux  
DIFFUSION, ABONNEMENTS : Gilles Rossignol  
Tél. : 01 53 63 80 43  
gilles@avantscenetheatre.com  
COMPTABILITÉ : Nathalie Boyer  
Tél. : 01 53 63 80 64 / Fax : 01 53 63 88 75  
nathalie@avantscenetheatre.com  
DISTRIBUTION :  
Les Belles Lettres Diffusion-Distribution  
(BLDD)

\* Les publications de L'avant-scène théâtre  
L'avant-scène théâtre, revue bimensuelle  
L'avant-scène théâtre Poche  
La Collection des quatre-vents  
L'Anthologie de L'avant-scène théâtre  
Les programmes de L'avant-scène théâtre  
Les Nouveaux Cahiers de la Comédie-Française  
Les Petites Formes de la Comédie-Française

Photographie de couverture : © Pascal Victor  
Impression : Imprimerie des Deux-Points  
ISSN 0045 1169 - ISBN 978-2-7498-1406-3  
Commission paritaire 0319K86211  
Dépôt légal : janvier 2018 / Imprimé en France  
© L'avant-scène théâtre 2018

Dans le cadre de son Action Culturelle Théâtre,  
la SACD soutient l'édition de cet ouvrage.



Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles,  
toute utilisation de dessins, de photographies doit faire  
l'objet d'une autorisation préalable de l'éditeur.

Nous vous rappelons que la représentation des pièces de  
théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur et de ses  
ayants droit. La demande doit être déposée à la SACD.

## L'illusion et l'allusion

par Olivier Celik

Aucun théâtre, sans doute, ne mêle comme celui de Marivaux l'illusion et l'allusion. L'illusion naît de la science avec laquelle l'auteur use du travestissement, ce subterfuge habile destiné à faire éclater la vérité d'un être et à se rassurer sur la pureté de ses intentions et de ses inclinations. Telle jeune femme se déguise en chevalier dans *La Fausse Suivante* ou dans *Le Triomphe de l'amour* ; tel jeune homme, de sang royal, n'apparaît que revêtu d'un uniforme de soldat dans *La Double Inconstance* ou d'aventurier dans *Le Prince travesti*... L'allusion, elle, est portée par les mots ; les protagonistes – des maîtres aux valets – brillent par leur manière de laisser entrevoir, sans dévoilement impudique, les tourments de leur cœur et les désirs de leur corps.

En cela, *Le Jeu de l'amour et du hasard* est sans doute la pièce la plus flamboyante de Marivaux, dont le succès ne se dément pas depuis sa création en 1730. Ici, le travestissement est double, voire quadruple : les deux maîtres se déguisent en serviteurs, les deux serviteurs en maîtres, dans une sorte de quadrille espiègle et moral dont le père Orgon et le frère Mario sont les manipulateurs virtuoses et bienveillants. Ici, la langue, d'une exceptionnelle maîtrise, devient à la fois l'instrument d'une honnête tromperie comme celui d'un dévoilement sincère. Le jeu né du travestissement et le jeu de la suggestion se répondent ainsi, et s'enrichissent mutuellement, dans un mariage parfait et fécond de l'illusion et de l'allusion qui illustre à merveille ce qu'on appelle le génie théâtral.

Cet art de la conversation dramatique, porté au plus haut point par Marivaux, requiert évidemment autant d'intelligence que de sensibilité pour qui entend le faire vivre sur les planches. *Le Jeu de l'amour et du hasard* est, de ce point de vue, une sorte de formidable gage donné à l'interprète, une marque de confiance accordée à l'acteur et à celui qui le dirige. Nul doute que Catherine Hiegel, nourrie de ce théâtre-là, saura restituer toute la saveur et la délicatesse de cette machination aussi cruelle que plaisante.



Clotilde Hesme.

Le Théâtre de la Porte Saint-Martin  
Direction : Jean Robert-Charrier  
présente

# Le Jeu de l'amour et du hasard

de Marivaux

Mise en scène de Catherine Hiegel

avec

Laure Calamy : *Lisette*

Vincent Dedienne : *Arlequin*

Arthur Gomez : *Un laquais*

Clotilde Hesme : *Silvia*

Nicolas Maury : *Dorante*

Alain Pralon : *Monsieur Orgon*

Cyrille Thouvenin : *Mario*

et les musiciennes

Camille Gueirard et Vèrène Westphal : *violoncelle*

Assistante à la mise en scène : Marie-Édith Roussillon

Décor : Goury, assisté de Nicolas Roy

Costumes : Renato Bianchi

Lumières : Dominique Borrini

Maquillages / coiffures : Catherine Saint-Sever

Chorégraphe : Cécile Bon

Spectacle créé le 16 janvier 2018 au Théâtre de la Porte Saint-Martin

Photographies de répétition : Pascal Victor

En partenariat avec France 2, Radio Nova, Le Parisien, lesinrocks.com,  
La Terrasse, À nous Paris, Trois couleurs, Télérama.

© L'avant-scène théâtre, 2018

# L'affiche

## Marivaux, l'auteur



**P**ierre Carlet de Chamblain de Marivaux, fils d'une famille de petite noblesse, naît à Paris en 1688, mais grandit en Auvergne où son père est contrôleur puis directeur de la Monnaie.

Au cours de ses études de Droit à Paris, il fréquente les salons de madame de Lambert et de madame de Tencin, se lie d'amitié avec Fontenelle, Houdar de la Motte, et écrit sa première comédie en 1712 : *Le Père prudent et équitable*. Il est aussi journaliste. Il débute au *Mercur de France*, en 1717, puis fonde en 1721 *Le Spectateur français* qui paraît jusqu'en 1724. *L'Indigent Philosophe*, puis *Le Cabinet du philosophe* suivront.

En 1731 paraît un roman, *La Vie de Marianne*, et en 1734, il commence *Le Paysan parvenu*. Mais c'est surtout comme auteur dramatique qu'il connaît le succès. En 1720, *L'Amour et la Vérité*,

et *Arlequin poli par l'amour* remportent un triomphe à la Comédie-Italienne.

Depuis leur retour à Paris, les Italiens jouent en français. Marivaux leur confia dix-neuf comédies sur les vingt-neuf qu'il fit représenter. On dit même qu'il écrivait pour Silvia, « la meilleure actrice du royaume » d'après le marquis d'Argens. À la Comédie-Française, Marivaux a du mal à trouver des interprètes « naturels » et certaines de ses pièces sont mal accueillies.

Écrivain prolifique, il a, de 1713 à 1755, publié pratiquement tous les ans, dont une quarantaine de pièces, sept romans et récits parodiques et une quinzaine d'essais. Il révolutionne le genre de la comédie sentimentale avec les deux *Surprises de l'amour* (1722 et 1727), *La Double Inconstance* (1723), *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730) et *Les Fausses Confidences* (1737).

Peu à peu, il conquiert le public en renouvelant les genres, de la farce à la comédie héroïque. La farce devient moins grossière, la comédie prend des tonalités tragiques, ou allégoriques, le drame bourgeois s'élabore. « J'aime à moraliser » disait Marivaux, et les personnages qu'il crée organisent une vaste peinture des mœurs de son époque.

Élu en 1742 à l'Académie française (contre Voltaire), il y prononce plusieurs « Réflexions ». Malade dès 1758, il décède d'une pleurésie en 1763.

## Catherine Hiegel, la metteur en scène

**D**epuis son départ de la Comédie-Française en 2009 – elle est remerciée cette année-là par le Comité qui lui accorde alors le titre de « sociétaire honoraire » – celle qui en fut la doyenne ne cesse d'être sous les feux de la rampe. Sous tous les feux ! Elle se livre à sa passion du théâtre avec une liberté fougueuse, qui va bien à son âme sauvage et entière.

Actrice consacrée, elle a reçu à deux reprises le prix du Syndicat de la critique, d'abord pour *La Veillée de Lars Norén* (1989), puis pour *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce (2005). En 2007, ce fut le Molière de la comédienne dans un second rôle pour *Le Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès. En 2011, elle reçoit le Molière de la comédienne pour son interprétation de *La Mère* de Florian Zeller.

La même année, le Théâtre de la Porte Saint-Martin accueille avec succès sa mise en scène du *Bourgeois gentilhomme* de Molière. En 2013, elle monte *Dramuscules* de Thomas Bernhard au Théâtre de Poche-Montparnasse. Elle obtient en 2016 le prix du Brigadier pour *Les Femmes savantes* de Molière. À l'automne 2016, elle retrouve le Théâtre de la Porte Saint-Martin pour recréer *Les Femmes savantes* de Molière (qu'elle avait mis en scène trente ans plus tôt), avec Agnès Jaoui et Jean-Pierre

Bacri, dont elle interprète en 2017 la pièce légendaire : *Un air de famille*.

Passée par les classes de Raymond Girard et de Jacques Charon avant d'intégrer le Conservatoire, elle entre au Français en 1969 comme pensionnaire. Durant ses quarante années de « maison », elle joue les anciens et les modernes, passant d'un répertoire à l'autre avec le naturel qui la caractérise. Figure farouche, à l'image de sa crinière indomptable, elle s'est beaucoup frottée à l'œuvre de Molière, dont elle a mis en scène cinq pièces. Regard noir, sagace, tranchant avec sa blondeur enfantine, Catherine Hiegel n'est pas adepte de la tiédeur ni du compromis. Elle a récemment interprété *La Nostalgie des blattes* de Pierre Nothe au Théâtre du Rond-Point, jouant le rôle d'une femme assise auprès d'une autre, toutes deux condamnées à demeurer là, en attendant la fin... « Rester assise une heure durant demande une énorme concentration, dit-elle, rien de plus fatigant ! » On la croit facilement, à la voir si ardente, dotée d'une énergie sans âge, clamant, riant, vociférant de sa voix rauque, sorte de masque de pudeur sonore, mi-tendre mi-barbare, prêtresse bouffonne de la vérité brute, brûlée par une flamme singulière, qui se nourrit d'abord de l'observation des autres... Incandescente.

**Stéphanie Tesson**

## Les comédiens

### LAURE CALAMY | Lisette

Elle se forme au Conservatoire supérieur d'art dramatique de Paris, notamment sous la direction de Catherine Hiegel et d'Olivier Py. Elle y fait également la connaissance de Vincent Macaigne. Cette rencontre marque le début de leur collaboration au théâtre (*Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*) comme sur les écrans (*Ce qu'il restera de nous*, *Pour le réconfort*). Elle retrouve Olivier Py à plusieurs reprises sur scène (*Orlando ou l'Impatience*, *Les Parisiens*) et travaille également avec la metteur en scène Pauline Bureau sur la création collective *Modèles*. Au cinéma, elle joue notamment dans *Un monde sans femmes* de Guillaume Brac, pour lequel elle reçoit plusieurs prix, et *Zouzou* de Blandine Lenoir. On la retrouve chez Justine Triet (*Victoria*), Léa Mysius (*Ava*), deux films sélectionnés par la Semaine de la critique, chez Alain Guiraudie avec qui elle présente le film *Rester vertical* en compétition officielle au Festival de Cannes. En 2017, elle a tourné notamment avec Julie Bertuccelli (*Claire Darling*) aux côtés de Catherine Deneuve, Julien Guetta (*Roulez jeunesse*) et Emmanuel Mouret (*Mademoiselle de Jonquières*). Elle s'apprête à reprendre le tournage de la saison 3 de la série *Dix pour cent*. Elle a cette jolie formule pour parler de la pétillante soubrette qu'elle incarne dans la pièce : « *Lisette, une Cendrillon ratée perdue dans son siècle !* »

### VINCENT DEDIENNE | Arlequin

Entre 2006 et 2009, il suit la formation de l'École nationale d'art dramatique de la Comédie de Saint-Étienne. Depuis 2009, il travaille au théâtre avec de nombreux metteurs en scène (François Rancillac, Ahmed Madani...) et joue Molière, Hugo, Dostoïevski... En 2012, il tombe amoureux de l'écriture d'Hervé Guibert dont il adapte et joue le bouleversant journal d'hospitalisation, dans un spectacle qui s'appelle *Mais tous les ciels sont beaux*. Depuis 2014, il joue un peu partout en France son seul-en-scène *S'il se passe quelque chose*, lauréat du Molière de l'humour 2017. On l'a aussi entendu à la radio (France Inter, Europe 1, RTL), vu à la télévision (Canal+, TMC) ainsi qu'au cinéma. Dans la comédie de Marivaux, il arbore les mille couleurs d'Arlequin : « *Pour être Arlequin, il faut nettoyer un peu toutes les images d'Épinal que l'on peut en avoir. Ne pas le jouer comme un guignol, lui chercher sa vérité, la jouissance avec laquelle il joue ce Jeu, sa vengeance, son drame et son humanité. Jouer Arlequin, c'est le déjouer.* »

### ARTHUR GOMEZ | Un laquais

Au terme de son cursus théâtre et cinéma au Cours Florent, il participe au cinquantième prix Olga-Horstig aux Bouffes du Nord en 2016. Il intègre par la suite une école nationale, l'Esca



Au premier plan : Vincent Dediene. Au deuxième plan : Cyrille Thouvenin, Clotilde Hesme, Laure Calamy, Alain Pralon. Au troisième plan : Camille Gueirard, Nicolas Maury, Arthur Gomez, Véréne Westphal.

(École supérieure de comédiens par l'alternance), où il peut à la fois étudier et jouer en parallèle. Il était cet été dans *Froid* de Lars Norén joué au Festival Off d'Avignon avec le collectif La Fièvre, avant de rejoindre la distribution de ce nouveau spectacle : « *Le laquais fait ce qu'il sait faire, servir et se taire.* »

### CLOTILDE HESME | Silvia

Après deux années au Cours Florent, elle commence à jouer dans des mises en scène de Thierry de Peretti et de François Orsoni dès 1999. Elle retrouve ce dernier en 2009 pour jouer Baal dans la pièce du même nom. Elle entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 2000 où elle rencontre Jérôme Bonnell, qui la fait jouer dans *Le Chignon d'Olga* en 2002 puis Philippe Garrel, dans *Les Amants réguliers* en 2005.

Elle joue ensuite à plusieurs reprises sous la direction de Bruno Bayen et de Luc Bondy. Elle collabore régulièrement avec Christophe Honoré, au théâtre comme au cinéma. Pour *Les Chansons d'amour*, elle est nommée au César du meilleur espoir féminin en 2008. Elle enchaîne les tournages avec Bertrand Bonello, Raoul Ruiz, les frères Larrieu. Elle obtient finalement le César du meilleur espoir en 2012 pour *Angèle et Tony* d'Alix Delaporte. Elle interprète la même année le rôle d'Adèle dans la série française *Les Revenants* de Fabrice Gobert. En 2017, elle tient le rôle-titre dans *Diane à les épaules*, premier long métrage de Fabien Gorgeart. La voici menant le ballet amoureux d'un jeu auquel elle se fait prendre elle-même : « *Silvia, la fille d'Orgon, ne veut pas se marier sans connaître l'homme à qui elle est destinée, et c'est sous le*

## Les musiciennes

Violoncelle, Camille Gueirard – Issue de la Haute École de musique de Genève, où elle a obtenu un master d'orchestre et un master de pédagogie, elle se produit au sein de grands orchestres français, ainsi que d'ensembles de musique de chambre. Depuis quelques années, elle s'épanouit au théâtre où elle multiplie rencontres et collaborations artistiques.

Violoncelle, Véréne Westphal – Passionnée par la musique de chambre et l'orchestre, en particulier sur instruments d'époque, elle collabore notamment avec Les Musiciens du Louvre, La Grande Écurie et l'Orchestre de chambre Pelléas. Elle écrit des transcriptions d'opéras pour voix et violoncelles et crée en 2011 l'ensemble Alla Voce.

*déguisement de Lisette qu'elle part à sa rencontre. Sauf que son prétendant a eu la même idée... Et Silvia a beaucoup de difficultés à accepter l'idée de tomber sous le charme d'un homme qu'elle considère ne pas appartenir au même monde qu'elle... »*

### NICOLAS MAURY | Dorante

Il suit des études théâtrales au conservatoire de Bordeaux, avant de rejoindre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris en 2001. Depuis qu'il en est sorti, il a joué à plusieurs reprises sous la direction de Robert Cantarella, Florence Giorgetti, Philippe Minyana, Frédéric Fisbach, Claude Baqué, Galin Stoev, Guillaume Vincent... Il crée avec Noëlle Renaude un binôme auteur/acteur pour plusieurs projets dont *Fouilles*, *L'Enquête*, *Accidents*, *Une correspondance* à Théâtre Ouvert. Dans le cadre du Sujet à vif au Festival d'Avignon, il crée *Son son* (2013), et en 2014 il met en scène à la Ménagerie de verre *1979 – Soirée de Paris...* Il est Faust dans la série théâtrale *Notre Faust* en deux saisons et neuf épisodes, mise en

scène par Robert Cantarella. À la télévision, il est Hervé dans la série *Dix pour cent*. Au cinéma, il a tourné avec Mikael Buch, Yann Gonzalez, Philippe Garrel, Noémie Lvovsky... Il incarne ici un jeune premier circonspect, pris à son propre piège amoureux : « *Dorante est un jeune homme, longtemps solitaire, féru de romans et de philosophie, qui veut être sûr de la femme qu'il épousera. Pour cela il imagine un stratagème dans lequel il prend le costume de son valet tandis que ce dernier prend le sien, pour pouvoir mieux enquêter sur Silvia, la fille qui lui est promise. Sous ce masque, il lui est permis d'entendre, de voir et de sentir ce qui se passe dans la maison d'Orgon. Mais l'amour, c'est bien des affaires, et bientôt il lui faut arrêter le cours de son mensonge pour dire et confier tous les mouvements de son cœur à celle qu'il croit ne pas lui être destinée. Sera-t-il prêt pour vivre ce surprenant bonheur ? »*

### ALAIN PRALON | Monsieur Orgon

Il reçoit deux premiers prix au Conservatoire national de Paris et



Clotilde Hesme, Cyrille Thouvenin, Alain Pralon et Laure Calamy.

passé quarante-deux ans à la Comédie Française, incarnant de merveilleux rôles sous la direction de Jean-Paul Roussillon, Jacques Lassalle, Roger Planchon, Antoine Vitez... On le voit aussi au cinéma et à la télévision, notamment dans l'émission *Au théâtre ce soir*. Depuis 2008, il joue essentiellement pour le théâtre privé, surtout des auteurs classiques tels que Molière (dont *Le Bourgeois gentilhomme* dans ce même Théâtre de la Porte Saint-Martin), Goldoni, Shakespeare, Tennessee Williams... En 1958, élève de la rue Blanche, il avait commencé à faire du théâtre en jouant le rôle d'Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* dans des cinémas de quartier parisiens, pour des scolaires. Et le voilà en 2018, jouant à nouveau *Le Jeu de l'amour et du hasard* au Théâtre de la Porte Saint-Martin, mais cette fois dans le rôle de Monsieur Orgon : « *Orgon est un homme qui aime sa fille et veut son bonheur, mais qui aime aussi la vie, le jeu, l'amour et le hasard...* »

### CYRILLE THOUVENIN | Mario

À sa sortie du Conservatoire national d'art dramatique, il est nommé aux Césars pour son rôle dans le film *La Confusion des genres* d'Ilan Duran-Cohen, puis poursuit sa carrière sous la direction d'Emmanuelle Bercot, M. Night Shyamalan, Josée Dayan, Joe Wright... Au théâtre, on l'a vu notamment dans *Hamlet* de Shakespeare mis en scène par Jean-Luc Revol au Festival de la correspondance de Grignan, *Le Gardien* de Harold Pinter mis en scène par Didier Long au Théâtre de l'Œuvre, et plus récemment dans *Kalashnikov* de Stéphane Guérin mis en scène par Pierre Notte au Théâtre du Rond-Point. Il est ici le frère complice et spectateur réjoui d'un spectacle fort divertissant : « *Mario est le fils à papa type : un peu playboy, un peu paresseux, un peu rempli d'ennui. Ce jeu qui s'annonce est une aubaine pour le sortir de sa torpeur quotidienne. Inutile d'aller s'encanailler ce jour-là, le théâtre vient directement à lui et il compte bien en profiter. Quitte, au passage, à faire souffrir les protagonistes.* »



### L'équipe artistique

**Collaboratrice artistique, Marie-Édith Roussillon** – Elle est titulaire d'une licence d'Études théâtrales et du diplôme Régie administration de l'Ensatt. Elle était déjà aux côtés de Catherine Hiegel pour *Les Femmes savantes* au Théâtre de la Porte Saint-Martin la saison dernière. Elle assiste notamment les metteurs en scène Gilles David, Alain Françon, Yves Beaunesne, Philippe Lagrue et Bob Wilson au sein de la Comédie-Française. Elle est également assistante et metteur en scène d'opéra. Récemment, elle a conçu *Et Ling rencontra Wang-Fô* de Marguerite Yourcenar, un conte théâtral pour de petits lieux au sein de la compagnie Bouquet de chardons, dont elle est directrice artistique.

**Décor, Goury** – Goury est architecte DESA depuis 1978. Il n'exerce l'architecture que dans le cadre du spectacle ; d'abord avec les danseurs, pour qui il conçoit des espaces comme de grands accessoires de scène convertibles – il travaille avec François Verret ou Josef Nadj. Il poursuit au théâtre pour se confronter à l'écrit – avec Philippe Adrien ou Yves Beaunesne. Cela l'amène à fréquenter les institutions culturelles – Théâtre de la Ville, Festival d'Avignon. Il travaille également avec le milieu circassien dont il respecte l'engagement physique et intellectuel – comme la compagnie Anomalie ou Mathurin Bolze.

**Assistant décor, Nicolas Roy** – Il débute comme designer et décorateur d'intérieur, puis intègre l'univers de la comédie musicale, de l'opéra et de la danse dans les brigades d'accessoiristes de scène et réalisateurs d'accessoires aux ateliers du Châtelet, sous la direction de Florence Marques et de Sophie Camus. Sensible au décor, il se tourne vers les ateliers où il apprend les

métiers de tapissier et de peintre décorateur dans l'équipe de Mari Sol Coquet. En 2016, il découvre pour la première fois la cage de scène du Théâtre de la porte Saint-Martin. De machiniste à cintrier puis régisseur, il précise son choix de carrière.

**Créateur lumières, Dominique Borrini** – Dominique Borrini est plasticien lumière dans les domaines du théâtre, de l'opéra et de la danse. Il rencontre Klaus Michael Grüber en 1989 pour *La Mort de Danton* de Büchner, et est amené à collaborer avec lui durant deux décennies. Il travaille en France ou à l'étranger, et accompagne Catherine Hiegel pour *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme* et *Les Femmes savantes*. Il consacre une partie de ses activités à l'enseignement de la lumière et à la muséographie.

**Créateur costumes, Renato Bianchi** – Renato Bianchi quitte l'Italie à 9 ans pour faire son apprentissage au sein de maisons de haute couture parisiennes dans les années 1960. Repéré par le premier d'atelier de la Comédie-Française suite à sa participation à la création des costumes de *Cyrano de Bergerac*, il est embauché, avant d'être nommé chef d'atelier en 1970 puis d'accéder à la tête de l'ensemble du département en 1989. Le costumier réfléchit dès lors à une façon d'appréhender l'habit de scène autrement que simplement comme une parure. Il participe en 2016 aux mises en scène de *La Mer* d'Edward Bond par Alain Françon et de *La Musica deuxième* de Marguerite Duras par Anatoli Vassiliev.

**Créatrice coiffures et maquillages, Catherine Saint-Sever** – Après une école de maquillage artistique, elle complète sa formation à l'Opéra du Rhin pour la fabrication de perruques et



Nicolas Maury et Vincent Dedienne.

de postiches. Depuis, elle travaille à la création de maquillages, coiffures et perruques pour le théâtre et l'opéra, notamment avec Yves Beaunesne, Pierre Pradinas, Jean Lambert-wild, Pierre Guillois, Laurent Gutmann, Brigitte Jaques-Wajeman, Michel Didym, Thomas Blanchard, Ladislav Chollat, Francesca Lattuada, etc.

**Chorégraphe, Cécile Bon** – Danseuse de formation contemporaine, elle signe de nombreuses chorégraphies au théâtre et à l'opéra, dans des

mises en scène de Youssef Chahine, Anatoli Vassiliev, Jorge Lavelli, Matthias Langhoff, Michel Didym, Guy Freixe, Laurent Laffargue, Didier Bezace, François Chattot, Irina Brook, François Berreur, Irène Bonnaud, Pierre Meunier, Dan Jemmett, Denis Podalydès, Antoine Rigot, Jean-Paul Wenzel, Christiane Cohendy, Jeanne Champagne, Jean-Louis Hourdin, Ivan Grinberg, Gaëtan Vassart, Catherine Schaub, Victoire Berger-Perrin et Laurent Serrano. Elle collabore avec Catherine Hiegel sur *L'Avare* et *Le Bourgeois gentilhomme*.



Clotilde Hesme, Camille Gueirard, Nicolas Maury et Vincent Dedienne.

# Le Jeu de l'amour et du hasard

## Personnages

SILVIA

LISETTE, *femme de chambre de Silvia*

MONSIEUR ORGON

MARIO

UN LAQUAIS

DORANTE

ARLEQUIN, *valet de Dorante*

*La scène est à Paris.*

## ACTE I

Scène première  
Silvia, Lisette

**SILVIA :** Mais encore une fois, de quoi vous mêlez-vous, pourquoi répondre de mes sentiments ?

**LISETTE :** C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde ; monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi je lui réponds qu'oui ; cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce oui-là ne soit pas vrai ; le non n'est pas naturel.

**SILVIA :** Le non n'est pas naturel, quelle sottise naïveté ! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous ?

**LISETTE :** Eh bien, c'est encore oui, par exemple.

**SILVIA :** Taisez-vous, allez répandre vos impertinences ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre...

**LISETTE :** Mon cœur est fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

**SILVIA :** Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

**LISETTE :** Si j'étais votre égale, nous verrions.

**SILVIA :** Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

**LISETTE :** Ce n'est pas mon dessein ; mais dans le fond voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

**SILVIA :** Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

**LISETTE :** Cela est encore tout neuf.

**SILVIA** : C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

**LISETTE** : Quoi, vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

**SILVIA** : Que sais-je, peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

**LISETTE** : On dit que votre futur est un des plus honnêtes du monde, qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit, qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère ; que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux ? D'union plus délicieuse ?

**SILVIA** : Délicieuse ! Que tu es folle avec tes expressions !

**LISETTE** : Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie ; aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi, tout en sera bon, dans cet homme-là, l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

**SILVIA** : Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble, mais c'est un on-dit, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi ; il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

**LISETTE** : Tant pis, tant pis, mais voilà une pensée bien hétéroclite !

**SILVIA** : C'est une pensée de très bon sens ; volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué.

**LISETTE** : Oh, il a tort d'être fat ; mais il a raison d'être beau.

**SILVIA** : On ajoute qu'il est bien fait ; passe.

**LISETTE** : Oui-dà, cela est pardonnable.

**SILVIA** : De beauté et de bonne mine, je l'en dispense, ce sont là des agréments superflus.

**LISETTE** : Vertuchoux ! Si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

**SILVIA** : Tu ne sais ce que tu dis ; dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme ; en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien, mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient, avec leurs amis, les meilleures gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même, il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur Untel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disait-on tous les jours d'Ergaste : Aussi l'est-il, répondait-on ; je l'ai répondu moi-même ; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce,

si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

**LISETTE** : Quel fantasque avec ces deux visages !

**SILVIA** : N'est-on pas content de Léandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde ; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible ; sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui, tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant ?

**LISETTE** : Je gèle au récit que vous m'en faites ; mais Tersandre, par exemple ?

**SILVIA** : Oui, Tersandre ! Il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme ; j'arrive, on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé, vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine ; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes. Qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venaient de pleurer, je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette ; si j'allais te faire pitié aussi : cela est terrible, qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

**LISETTE** : Un mari ? C'est un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot-là, il me raccommode avec tout le reste.

## Scène 2

### Monsieur Orgon, Lisette, Silvia

**MONSIEUR ORGON** : Eh bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui, son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me parais triste ? Lisette de son côté baisse les yeux, qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc toi, de quoi s'agit-il ?

**LISETTE** : Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart, et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer ; voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

**MONSIEUR ORGON** : Que veut dire ce galimatias ? Une âme, un portrait : explique-toi donc, je n'y entends rien.

**SILVIA** : C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari ; je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller, et je faisais là-dessus mes réflexions.

**LISETTE** : Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

**MONSIEUR ORGON** : De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

**LISETTE** : Premièrement, il est beau, et c'est presque tant pis.

**MONSIEUR ORGON** : Tant pis ! Rêves-tu avec ton tant pis ?

**LISETTE** : Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de madame, j'étudie sous elle.

**MONSIEUR ORGON** : Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser ; dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et mon ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus ; je te défends toute complaisance à mon égard : si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart ; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

**LISETTE** : Un duo de tendresse en décidera, comme à l'Opéra : « Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire » ; ou bien : « M'aimez-vous ? Non ; ni moi non plus, vite à cheval. »

**MONSIEUR ORGON** : Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante, il était absent quand j'étais chez son père ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

**SILVIA** : Je suis pénétrée de vos bontés, mon père. Vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

**MONSIEUR ORGON** : Je te l'ordonne.

**SILVIA** : Mais si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

**MONSIEUR ORGON** : Parle, si la chose est faisable je te l'accorde.

**SILVIA** : Elle est très faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

**MONSIEUR ORGON** : Eh bien, abuse, va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

**LISETTE** : Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

**MONSIEUR ORGON** : Explique-toi, ma fille.

**SILVIA** : Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ; Lisette a de l'esprit, monsieur, elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

**MONSIEUR ORGON** : (*à part*) Son idée est plaisante. (*Haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*À part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier, elle ne s'y attend pas elle-même... (*Haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

**LISETTE** : Moi, monsieur, vous savez qui je suis, essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez ; à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends, qu'en dites-vous ? Hem, retrouvez-vous Lisette ?

**MONSIEUR ORGON** : Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même ; mais il n'y a point de temps à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

**SILVIA** : Il ne me faut presque qu'un tablier.

**LISETTE** : Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

**SILVIA** : Vous serez contente, Marquise, marchons.

### Scène 3

Mario, Silvia, Monsieur Orgon

**MARIO** : Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends ; nous allons voir ton amant, dit-on.

**SILVIA** : Oui, mon frère ; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter, j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira : je vous quitte.

### Scène 4

Monsieur Orgon, Mario

**MONSIEUR ORGON** : Ne l'amusez pas, Mario, venez, vous saurez de quoi il s'agit.

**MARIO** : Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

**MONSIEUR ORGON** : Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

**MARIO** : Je suivrai vos ordres.

**MONSIEUR ORGON** : Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

**MARIO** : Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque, lui donnerez-vous le bal ?

**MONSIEUR ORGON** : Écoutez l'article de la lettre du père. Hum... « Je ne sais au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils ; elle est bizarre, il en convient lui-même, mais le motif est pardonnable et même délicat ; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son maître. »

**MARIO** : Ah ! ah ! Cela sera plaisant.

**MONSIEUR ORGON** : Écoutez le reste... « Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux, et il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté ; vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive ; c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement, la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario, avertirai-je votre sœur ou non ?

**MARIO** : Ma foi, monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre ; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur cœur ne les avertirait pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

**MONSIEUR ORGON** : Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

**MARIO** : C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir, je veux me trouver au début et les agacer tous deux.



Cyrille Thouvenin et Alain Pralon.

## Scène 5

Silvia, Mario, Monsieur Orgon

**SILVIA** : Me voilà, monsieur, ai-je mauvaise grâce en femme de chambre ? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous ?

**MARIO** : Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet ; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

**SILVIA** : Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue, je ne serais pas fâchée de subjuguier sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi ; si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aiderait à démêler Dorante. À l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs, ils n'oseront m'aborder, il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

**MARIO** : Allons doucement, ma sœur, ce faquin-là sera votre égal.

**MONSIEUR ORGON** : Et ne manquera pas de t'aimer.

**SILVIA** : Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile ; les valets sont naturellement indiscrets, l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

**UN VALET** : Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler ; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

**MONSIEUR ORGON** : Qu'il entre : c'est sans doute le valet de Dorante ; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette ?

**SILVIA** : Lisette s'habille, et, dans son miroir, nous trouve très imprudents de lui livrer Dorante. Elle aura bientôt fait.

**MONSIEUR ORGON** : Doucement, on vient.

## Scène 6

Dorante (*en valet*), Monsieur Orgon, Silvia, Mario

**DORANTE** : Je cherche monsieur Orgon, n'est-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence ?

**MONSIEUR ORGON** : Oui, mon ami, c'est à lui-même.

**DORANTE** : Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles, j'appartiens à monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

**MONSIEUR ORGON** : Tu fais ta commission de fort bonne grâce ; Lisette, que dis-tu de ce garçon-là ?

**SILVIA** : Moi, monsieur, je dis qu'il est bienvenu, et qu'il promet.

**DORANTE** : Vous avez bien de la bonté, je fais du mieux qu'il m'est possible.

**MARIO** : Il n'est pas mal tourné au moins, ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

**SILVIA** : Mon cœur, c'est bien des affaires.

**DORANTE** : Ne vous fâchez pas, mademoiselle, ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

**SILVIA** : Cette modestie-là me plaît, continuez de même.

**MARIO** : Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux ; entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui-vive ; allons, traitez-vous plus commodément, tu as nom Lisette, et toi mon garçon, comment t'appelles-tu ?

**DORANTE** : Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

**SILVIA** : Eh bien, Bourguignon, soit !

**DORANTE** : Va donc pour Lisette, je n'en serai pas moins votre serviteur.

**MARIO** : Votre serviteur, ce n'est point encore là votre jargon, c'est ton serviteur qu'il faut dire.

**MONSIEUR ORGON** : Ah ! ah ! ah ! ah !

**SILVIA** : (*bas à Mario*) Vous me jouez, mon frère.

**DORANTE** : À l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

**SILVIA** : Fais comme tu voudras, Bourguignon ; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

**DORANTE** : Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

**MONSIEUR ORGON** : Courage, mes enfants, si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

**MARIO** : Oh, doucement, s'aimer, c'est une autre affaire ; vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

**SILVIA** : Oui, le prenez-vous sur ce ton-là, et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

**DORANTE** : Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

**MARIO** : Mons Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

**DORANTE** : Vous avez raison, monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

**MARIO** : Tais-toi, c'est encore pis, je te défends d'avoir tant d'esprit.

**SILVIA** : Il ne l'a pas à vos dépens, et s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

**MONSIEUR ORGON** : Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous,

Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

**DORANTE :** Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

Scène 7  
Silvia, Dorante

**SILVIA :** (*à part*) Ils se donnent la comédie, n'importe, mettons tout à profit ; ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter, laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

**DORANTE :** (*à part*) Cette fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fit honneur : lions connaissance avec elle. (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

**SILVIA :** Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'est-il pas vrai ?

**DORANTE :** Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue ; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes, je n'aime pas l'esprit domestique ; mais à ton égard c'est une autre affaire ; comment donc, tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité n'oserait s'appriivoiser avec toi, j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et quand je te tutoie, il me semble que je jure ; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc avec ton air de princesse ?

**SILVIA :** Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

**DORANTE :** Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

**SILVIA :** Le trait est joli assurément ; mais je te le répète encore, je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

**DORANTE :** C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

**SILVIA :** Non, Bourguignon ; laissons-là l'amour, et soyons bons amis.

**DORANTE :** Rien que cela ? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

**SILVIA :** (*à part*) Quel homme pour un valet ! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

**DORANTE :** Parbleu, cela est plaisant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

**SILVIA :** Ne t'écarte donc pas de ton projet.

**DORANTE :** Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

**SILVIA :** Ah ! ah ! ah ! Je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

**DORANTE :** Eh bien, venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

**SILVIA :** (*à part*) Il le mériterait. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

**DORANTE :** Parbleu, si j'étais tel, la prédiction me menacerait, j'aurais peur de la vérifier, je n'ai point de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

**SILVIA :** (*à part*) Il ne tarit point... (*Haut.*) Finiras-tu, que t'importe la prédiction puisqu'elle t'exclut ?

**DORANTE :** Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

**SILVIA :** Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi je te le confirme.

**DORANTE :** Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, et quoi qu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue, il te fallait encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

**SILVIA :** (*à part*) Mais en vérité, voilà un garçon qui me surprend malgré que j'en aie... (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainsi ?

**DORANTE :** Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

**SILVIA :** Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer ; la fortune a tort avec toi.

**DORANTE :** Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle, j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

**SILVIA :** (*à part*) Nous voilà grâce au ciel en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître ; tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

**DORANTE :** Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

**SILVIA :** Ahi, je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laisse-là ton amour.

**DORANTE :** Quitte donc ta figure.

**SILVIA :** (*à part*) À la fin, je crois qu'il m'amuse... (*Haut.*) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir, faudra-t-il que je te quitte ? (*À part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

**DORANTE :** Attends, Lisette, je voulais moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sais plus ce que c'est.





Clotilde Hesme et Nicolas Maury.

**SILVIA** : J'avais de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

**DORANTE** : Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

**SILVIA** : Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

**DORANTE** : Eh non, te dis-je, Lisette, il ne s'agit ici que de mon maître.

**SILVIA** : Eh bien soit ! Je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est ; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion, il faut qu'il ait du mérite puisque tu le sers.

**DORANTE** : Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là ; par exemple ?

**SILVIA** : Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

**DORANTE** : Voilà encore de ces réponses qui m'emportent ; fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

**SILVIA** : Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car assurément, cela est singulier.

**DORANTE** : Tu as raison, notre aventure est unique.

**SILVIA** : (*à part*) Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

**DORANTE** : Achevons donc ce que nous voulions dire.

**SILVIA** : Adieu, te dis-je, plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtresse de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine ; en attendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

**DORANTE** : Tiens, voici mon maître.

## Scène 8

Arlequin, Dorante, Silvia

**ARLEQUIN** : Ah, te voilà, Bourguignon ; mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici ?

**DORANTE** : Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

**ARLEQUIN** : Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père qui était avec ma femme.

**SILVIA** : Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, monsieur ?

**ARLEQUIN** : Eh oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut ; je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés ; cela est convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

**SILVIA** : C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

**ARLEQUIN** : Oui, mais quand on y a pensé on n'y pense plus.

**SILVIA** : (*bas à Dorante*) Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble ?

**ARLEQUIN** : Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

**SILVIA** : Rien, je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

**ARLEQUIN** : Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi ?

**SILVIA** : C'est qu'il ne l'est pas encore.

**DORANTE** : Elle a raison, monsieur, le mariage n'est pas fait.

**ARLEQUIN** : Eh bien, me voilà pour le faire.

**DORANTE** : Attendez donc qu'il soit fait.

**ARLEQUIN** : Pardi, voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

**SILVIA** : En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas ? Oui, monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

**ARLEQUIN** : Et ma femme aussi, je vous prie ; mais avant que de partir, dites-moi une chose, vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

**SILVIA** : Vous l'avez dit.

**ARLEQUIN** : C'est fort bien fait, je m'en réjouis : croyez-vous que je plaise ici, comment me trouvez-vous ?

**SILVIA** : Je vous trouve... plaisant.

**ARLEQUIN** : Bon, tant mieux, entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

**SILVIA** : Vous êtes bien modeste de vous en contenter, mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu, et j'y vais.

**ARLEQUIN** : Dites-lui que je l'attends avec affection.

**SILVIA** : (*à part*) Que le sort est bizarre ! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

### Scène 9

Dorante, Arlequin

**ARLEQUIN** : Eh bien, monsieur, mon commencement va bien ; je plais déjà à la soubrette.

**DORANTE** : Butor que tu es !

**ARLEQUIN** : Pourquoi donc, mon entrée est si gentille !

**DORANTE** : Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales, je t'avais donné de si bonnes instructions, je ne t'avais recom-

mandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

**ARLEQUIN** : Je ferai encore mieux dans les suites, et puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

**DORANTE** : Je ne sais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit : que faut-il que je fasse ?

**ARLEQUIN** : Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

**DORANTE** : Tais-toi ; voici monsieur Orgon qui vient.

### Scène 10

Monsieur Orgon, Arlequin, Dorante

**MONSIEUR ORGON** : Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

**ARLEQUIN** : Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute ; au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

**MONSIEUR ORGON** : Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

**ARLEQUIN** : Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

**MONSIEUR ORGON** : Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

**ARLEQUIN** : Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti, et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

**MONSIEUR ORGON** : Vous y avez fort bien réussi ; ma fille s'habille, elle a été un peu indisposée ; en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

**ARLEQUIN** : Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

**MONSIEUR ORGON** : Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

**ARLEQUIN** : Le gaillard est gourmet, il boira du meilleur.

**MONSIEUR ORGON** : Qu'il ne l'épargne pas.

## ACTE II

Scène première  
Lisette, Monsieur Orgon

**MONSIEUR ORGON** : Eh bien, que me veux-tu, Lisette ?

**LISETTE** : J'ai à vous entretenir un moment.

**MONSIEUR ORGON** : De quoi s'agit-il ?

**LISETTE** : De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

**MONSIEUR ORGON** : Ceci est donc bien sérieux ?

**LISETTE** : Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence, mais je me suis trompée.

**MONSIEUR ORGON** : Et de quelle conséquence est-il donc ?

**LISETTE** : Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même, mais malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille ; il est temps qu'elle se déclare, cela presse, car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

**MONSIEUR ORGON** : Eh ! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille, quand il la connaîtra, te défies-tu de ses charmes ?

**LISETTE** : Non ; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens, je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

**MONSIEUR ORGON** : Je vous en fais mes compliments, Lisette. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

**LISETTE** : Nous y voilà ; vous plaisantez, monsieur, vous vous moquez de moi, j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

**MONSIEUR ORGON** : Ne t'en embarrasse pas, Lisette, va ton chemin.

**LISETTE** : Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite ; tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain ; je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être ; voyez-vous, demain je me garantis adorée.

**MONSIEUR ORGON** : Eh bien, que vous importe : s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

**LISETTE** : Quoi ! Vous ne l'en empêcheriez pas ?

**MONSIEUR ORGON** : Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

**LISETTE** : Monsieur, prenez-y garde, jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls ; j'ai ménagé sa tête : si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

**MONSIEUR ORGON** : Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets si tu le peux.

**LISETTE** : Sur ce pied-là je compte ma fortune faite.

**MONSIEUR ORGON** : Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé, que pense-t-elle de son prétendu ?

**LISETTE** : Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède ; mais à vue de pays, je ne la crois pas contente, je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

**MONSIEUR ORGON** : Et moi, je te le défends ; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement ; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

**LISETTE** : C'est un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait ; il la regarde et soupire.

**MONSIEUR ORGON** : Et cela la fâche ?

**LISETTE** : Mais... Elle rougit.

**MONSIEUR ORGON** : Bon, tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarassent pas jusque-là.

**LISETTE** : Monsieur, elle rougit.

**MONSIEUR ORGON** : C'est donc d'indignation.

**LISETTE** : À la bonne heure.

**MONSIEUR ORGON** : En bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître ; et si elle se fâche, ne t'en inquiète point, ce sont mes affaires. Mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

Scène 2  
Arlequin, Monsieur Orgon, Lisette

**ARLEQUIN** : Ah, je vous retrouve, merveilleuse dame, je vous demandais à tout le monde ; serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

**MONSIEUR ORGON** : Serviteur : Adieu, mes enfants, je vous laisse ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

**ARLEQUIN** : Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

**MONSIEUR ORGON** : Point d'impatience, adieu.

Scène 3  
Arlequin, Lisette

**ARLEQUIN** : Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise ; le bonhomme.

**LISETTE** : J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur, c'est par galanterie que vous faites l' impatient, à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne saurait être bien fort, ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

**ARLEQUIN** : Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces et le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite, ayez soin de lui puisque vous êtes sa mère.

**LISETTE** : Trouvez-vous qu'on le maltraite, est-il si abandonné ?

**ARLEQUIN** : En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

**LISETTE** : Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

**ARLEQUIN** : (*lui baisant la main*) Cher joujou de mon âme ! Cela me réjouit comme du vin délicieux, quel dommage de n'en avoir que roquille !

**LISETTE** : Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

**ARLEQUIN** : Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

**LISETTE** : Ne faut-il pas avoir de la raison ?

**ARLEQUIN** : De la raison ! Hélas, je l'ai perdue, vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

**LISETTE** : Mais est-il possible que vous m'aimiez tant ? Je ne saurais me le persuader.

**ARLEQUIN** : Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste...



Camille Gueirard, Laure Calamy et Vincent Dedienne.

**LISETTE** : Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

**ARLEQUIN** : Ah ! mignonne, adorable, votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite !

**LISETTE** : Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

#### Scène 4

Dorante, Arlequin, Lisette

**DORANTE** : Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment ?

**ARLEQUIN** : Non : maudite soit la valetaille qui ne saurait nous laisser en repos !

**LISETTE** : Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

**DORANTE** : Je n'ai qu'un mot à vous dire.

**ARLEQUIN** : Madame, s'il en dit deux, son congé sera le troisième. Voyons ?

**DORANTE** : (*bas à Arlequin*) Viens donc, impertinent.

**ARLEQUIN** : (*bas à Dorante*) Ce sont des injures, et non pas des mots, cela...  
(*À Lisette.*) Ma reine, excusez.

**LISETTE** : Faites, faites.

**DORANTE** : (*bas*) Débarrasse-moi de tout ceci, ne te livre point ; parais sérieux et rêveur, et même mécontent, entends-tu ?

**ARLEQUIN** : Oui, mon ami, ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

#### Scène 5

Arlequin, Lisette

**ARLEQUIN** : Ah ! madame, sans lui j'allais vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

**LISETTE** : Il faut espérer que cela viendra.

**ARLEQUIN** : Et croyez-vous que cela vienne ?

**LISETTE** : La question est vive ; savez-vous bien que vous m'embarrassez ?

**ARLEQUIN** : Que voulez-vous ? Je brûle, et je crie au feu.

**LISETTE** : S'il m'était permis de m'expliquer si vite...

**ARLEQUIN** : Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

**LISETTE** : La retenue de mon sexe ne le veut pas.

**ARLEQUIN** : Ce n'est donc pas la retenue d'à présent qui donne bien d'autres permissions.

**LISETTE** : Mais, que me demandez-vous ?

**ARLEQUIN** : Dites-moi un petit brin que vous m'aimez ; tenez, je vous aime, moi, faites l'écho, répétez, princesse.

**LISETTE** : Quel insatiable ! Eh bien, monsieur, je vous aime.

**ARLEQUIN** : Eh bien, madame, je me meurs ; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez, cela est admirable !

**LISETTE** : J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage ; peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaissons mieux.

**ARLEQUIN** : Ah, madame, quand nous en serons là j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

**LISETTE** : Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

**ARLEQUIN** : Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes ; et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

**LISETTE** : Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

**ARLEQUIN** : Les pères et mères font tout à leur tête.

**LISETTE** : Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

**ARLEQUIN** : Il a beau jeu pour me choisir encore.

**LISETTE** : Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

**ARLEQUIN** : Hélas, quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

**LISETTE** : Puissent de si beaux sentiments être durables !

**ARLEQUIN** : Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

**LISETTE** : J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

**ARLEQUIN** : (*il se met à genoux*) Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

**LISETTE** : Arrêtez-vous, je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là, je serais ridicule de vous y laisser ; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

#### Scène 6

Lisette, Silvia, Arlequin

**LISETTE** : Que voulez-vous, Lisette ?

**SILVIA** : J'aurais à vous parler, madame.

**ARLEQUIN** : Ne voilà-t-il pas ! Hé, ma mie, revenez dans un quart d'heure, allez, les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

**SILVIA** : Monsieur, il faut que je parle à madame.

**ARLEQUIN** : Mais voyez l'opiniâtre soubrette ! Reine de ma vie, renvoyez-la.

Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

**LISETTE** : Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette ?

**SILVIA** : Mais, madame...

**ARLEQUIN** : Mais ! ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

**SILVIA** : (*à part les premiers mots*) Ah le vilain homme ! Madame, je vous assure que cela est pressé.

**LISETTE** : Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

**ARLEQUIN** : Puisque le diable le veut, et elle aussi... Patience... Je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les sottés gens que nos gens !

### Scène 7 Silvia, Lisette

**SILVIA** : Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essayer les brutalités de cet animal-là.

**LISETTE** : Pardi, madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois ; il faut que je paraisse, ou la maîtresse, ou la suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

**SILVIA** : Fort bien ; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

**LISETTE** : Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

**SILVIA** : Êtes-vous folle avec votre examen ? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, et ne me dit mot ; dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

**LISETTE** : Je ne saurais, madame.

**SILVIA** : Vous ne sauriez ! Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

**LISETTE** : Monsieur Orgon me l'a défendu.

**SILVIA** : Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnais point mon père à ce procédé-là.

**LISETTE** : Positivement défendu.

**SILVIA** : Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles ; je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

**LISETTE** : Mais, madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant ?

**SILVIA** : Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

**LISETTE** : Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

**SILVIA** : Je le hais assez sans prendre du temps pour le haïr davantage.

**LISETTE** : Son valet qui fait l'important ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte ?

**SILVIA** : Hum, la sotté ! Son valet a bien affaire ici !

**LISETTE** : C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

**SILVIA** : Finissez vos portraits, on n'en a que faire ; j'ai soin que ce valet me parle peu, et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

**LISETTE** : Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

**SILVIA** : Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses ! À qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? Car enfin, vous m'obligez à le justifier ; il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire, moi, une imbécile qui écoute ses histoires.

**LISETTE** : Oh, madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

**SILVIA** : Dès que je le défends sur ce ton-là ! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce discours, que se passe-t-il dans votre esprit ?

**LISETTE** : Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien, si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier, je vous crois, voilà qui est fini, je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

**SILVIA** : Voyez-vous le mauvais esprit, comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

**LISETTE** : En quoi donc, madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

**SILVIA** : Moi, j'y entends finesse ! Moi, je vous querelle pour lui ! J'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque-là ! Bonne opinion, juste ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire, à qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive, où en sommes-nous ?

**LISETTE** : Je n'en sais rien, mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

**SILVIA** : Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi ; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

Scène 8  
Silvia

**SILVIA** : Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire ; avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ? Comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne saurais m'en remettre, je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet : ah, l'étrange chose ! Écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte ; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, et je ne dois pas m'en prendre à lui.

Scène 9  
Dorante, Silvia

**DORANTE** : Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

**SILVIA** : Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

**DORANTE** : Comme tu voudras.

**SILVIA** : Tu n'en fais pourtant rien.

**DORANTE** : Ni toi non plus, tu me dis : je t'en prie.

**SILVIA** : C'est que cela m'est échappé.

**DORANTE** : Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

**SILVIA** : Est-ce que ton maître s'en va ? Il n'y aurait pas grande perte.

**DORANTE** : Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'achève ta pensée.

**SILVIA** : Je l'achèverais bien moi-même si j'en avais envie : mais je ne songe pas à toi.

**DORANTE** : Et moi, je ne te perds point de vue.

**SILVIA** : Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet, je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions, ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

**DORANTE** : Mon malheur est inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

**SILVIA** : Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine : reviens à toi ; tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et si tu étais instruit, en vérité, tu serais content de moi, tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté

que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable, c'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure, ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien. Ainsi finissons, Bourguignon ; finissons je t'en prie ; qu'est-ce que cela signifie ? C'est se moquer, allons, qu'il n'en soit plus parlé.

**DORANTE** : Ah, ma chère Lisette, que je souffre !

**SILVIA** : Venons à ce que tu voulais me dire ; tu te plaignais de moi quand tu es entré, de quoi était-il question ?

**DORANTE** : De rien, d'une bagatelle, j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

**SILVIA** : (*à part*) Que dire à cela ? Quand je m'en fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

**DORANTE** : Ta maîtresse en partant a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

**SILVIA** : Elle se l'imagine, et si elle t'en parle encore, tu peux nier hardiment, je me charge du reste.

**DORANTE** : Eh, ce n'est pas cela qui m'occupe !

**SILVIA** : Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

**DORANTE** : Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

**SILVIA** : Le beau motif qu'il me fournit là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

**DORANTE** : Tu me railles, tu as raison, je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

**SILVIA** : Adieu, tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir : vous partez, m'as-tu dit, cela est-il sérieux ?

**DORANTE** : Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

**SILVIA** : Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

**DORANTE** : Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

**SILVIA** : (*à part*) J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

**DORANTE** : Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

**SILVIA** : Oh, il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

**DORANTE** : Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

**SILVIA** : Il ne faudrait pas s'y fier.

**DORANTE** : Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer ? Hélas ! Quand même j'aurais ton cœur...

**SILVIA** : Que le ciel m'en préserve ! Quand tu l'aurais, tu ne le saurais pas,

et je ferais si bien que je ne le saurais pas moi-même : tenez, quelle idée il lui vient là !

**DORANTE** : Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

**SILVIA** : Sans difficulté.

**DORANTE** : Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

**SILVIA** : Rien, ce n'est pas là ce qui te nuit.

**DORANTE** : Eh bien, chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

**SILVIA** : Oh, je te l'ai assez dit, tâche de me croire.

**DORANTE** : Il faut que je le croie ! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même, il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

*Il se jette à genoux. Dans ce moment, Monsieur Orgon et Mario entrent et ne disent mot.*

**SILVIA** : Ah, nous y voilà ! Il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure ; que je suis malheureuse ! C'est ma facilité qui le place là ; lève-toi donc. Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira, que me veux-tu ? Je ne te hais point, lève-toi, je t'aimerais si je pouvais, tu ne me déplaçais point, cela doit te suffire.

**DORANTE** : Quoi ! Lisette, si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'aurait point de répugnance pour moi ?

**SILVIA** : Assurément.

**DORANTE** : Tu ne me haïrais pas, tu me souffrirais ?

**SILVIA** : Volontiers, mais lève-toi.

**DORANTE** : Tu parais le dire sérieusement ; et si cela est, ma raison est perdue.

**SILVIA** : Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

### Scène 10

Monsieur Orgon, Silvia, Dorante, Mario

**MONSIEUR ORGON** : C'est bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfants, courage !

**SILVIA** : Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur, je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

**MONSIEUR ORGON** : Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

**DORANTE** : Je me retire, monsieur.

**MONSIEUR ORGON** : Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

**DORANTE** : Moi, monsieur !

**MARIO** : Vous-même, monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

**DORANTE** : Je ne sais ce qu'on veut dire.

**MONSIEUR ORGON** : Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.

### Scène 11

Monsieur Orgon, Silvia, Mario

**MONSIEUR ORGON** : Eh bien, Silvia, vous ne nous regardez pas, vous avez l'air tout embarrassé.

**SILVIA** : Moi, mon père ? Et où serait le motif de mon embarras ? Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

**MARIO** : Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

**SILVIA** : Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère ; mais, pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

**MONSIEUR ORGON** : C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître ?

**SILVIA** : Qui ? Le domestique de Dorante ?

**MONSIEUR ORGON** : Oui, le galant Bourguignon.

**SILVIA** : Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

**MONSIEUR ORGON** : Cependant, on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étais bien aise de te parler.

**SILVIA** : Ce n'est pas la peine, mon père, et personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

**MARIO** : Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

**SILVIA** : *(avec vivacité)* Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère ! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ? Voyons.

**MARIO** : Dans quelle humeur es-tu, ma sœur, comme tu t'emportes !

**SILVIA** : C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et je me serais déjà démasquée si je n'avais pas craint de fâcher mon père.

**MONSIEUR ORGON** : Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre



votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

**SILVIA** : Vous ne m'écoutez donc point, mon père ! Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

**MARIO** : Quoi ! Ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui ?

**SILVIA** : (*avec feu*) Que vos discours sont désobligeants ! M'a dégoûtée de lui, dégoûtée ! J'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'est tout ce qui vous plaira, mais je n'y entends rien.

**MARIO** : Pour le coup, c'est toi qui es étrange. À qui en as-tu donc ? D'où vient que tu es si fort sur le qui-vive, dans quelle idée nous soupçonnes-tu ?

**SILVIA** : Courage, mon frère, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? Avez-vous des visions ?

**MONSIEUR ORGON** : Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait ; elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître, et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise, et c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

**SILVIA** : L'impertinente ! Y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

**MARIO** : Je ne vois point de mal à cela.

**SILVIA** : Ya-t-il rien de plus simple ? Quoi, parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise : un moment après un mauvais esprit raisonne, il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ? Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? On peut donc mal interpréter ce que je fais ? Mais que fais-je ? De quoi m'accuse-t-on ? Instruisez-moi, je vous en conjure ; cela est-il sérieux, me joue-t-on, se moque-t-on de moi ? Je ne suis pas tranquille.

**MONSIEUR ORGON** : Doucement donc.

**SILVIA** : Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc, des surprises, des conséquences ! Eh, qu'on s'explique, que veut-on dire ? On accuse ce valet, et on a tort ; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini ; pourquoi donc m'en reparler encore ? Car je suis outrée !

**MONSIEUR ORGON** : Tu te retiens, ma fille, tu aurais grande envie de me quereller aussi ; mais faisons mieux, il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

**SILVIA** : Quel malheureux déguisement ! Surtout que Lisette ne m'approche pas, je la hais plus que Dorante.

**MONSIEUR ORGON** : Tu la verras si tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, et cela t'importune assurément.

**SILVIA** : Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

**MARIO** : Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

**MONSIEUR ORGON** : Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas ?

**SILVIA** : (*à part*) J'étouffe.

**MARIO** : Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté : volontiers, sans quoi il y serait encore.

**SILVIA** : L'heureuse apostille, mon frère ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà, parlons sérieusement, quand finira la comédie que vous donnez sur mon compte ?

**MONSIEUR ORGON** : La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause ; attends encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

**MARIO** : Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

**SILVIA** : Pourquoi grâce ? Et moi je veux qu'il sorte.

**MONSIEUR ORGON** : Son maître en décidera, allons-nous-en.

**MARIO** : Adieu, adieu ma sœur, sans rancune.

## Scène 12

Silvia, seule ; Dorante, qui vient peu après

**SILVIA** : Ah, que j'ai le cœur serré ! Je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve, toute cette aventure-ci m'afflige, je me défie de tous les visages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

**DORANTE** : Ah, je te cherchais, Lisette.

**SILVIA** : Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

**DORANTE** : (*l'empêchant de sortir*) Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière fois, il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

**SILVIA** : Va la dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu ne me chagrines, laisse-moi.

**DORANTE** : Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

**SILVIA** : Eh bien, parle donc, je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

**DORANTE** : Me promets-tu le secret ?

**SILVIA** : Je n'ai jamais trahi personne.

**DORANTE** : Tu ne dois la confiance que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

**SILVIA** : Je le crois ; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

**DORANTE** : Tu te trompes, Lisette : tu m'as promis le secret, achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

**SILVIA** : Nous y voilà ; je me défendrai bien de t'entendre, moi ; adieu.

**DORANTE** : Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

**SILVIA** : Eh, qui es-tu donc ?

**DORANTE** : Ah, Lisette ! C'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

**SILVIA** : Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle, c'est à toi.

**DORANTE** : Personne ne vient-il ?

**SILVIA** : Non.

**DORANTE** : L'état où sont toutes les choses me force à te le dire, je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

**SILVIA** : Soit.

**DORANTE** : Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

**SILVIA** : (*vivement*) Qui est-il donc ?

**DORANTE** : Un valet.

**SILVIA** : Après ?

**DORANTE** : C'est moi qui suis Dorante.

**SILVIA** : (*à part*) Ah ! je vois clair dans mon cœur.

**DORANTE** : Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse, avant de l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paraît un songe : je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

**SILVIA** : (*à part*) Cachons-lui qui je suis... (*Haut.*) Votre situation est neuve assurément ! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

**DORANTE** : (*vivement*) Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent, elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

**SILVIA** : Votre penchant pour moi est-il si sérieux ? M'aimez-vous jusque-là ?

**DORANTE** : Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien ; et dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

**SILVIA** : Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

**DORANTE** : N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? Y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

**SILVIA** : J'entends quelqu'un, patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vite, nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

**DORANTE** : Je suivrai tes conseils.

*Il sort.*

**SILVIA** : Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

### Scène 13 Mario, Silvia

**MARIO** : Je viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent ; je veux t'en tirer, écoute-moi.

**SILVIA** : (*vivement*) Ah vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles !

**MARIO** : Qu'est-ce que c'est ?

**SILVIA** : Ce n'est point Bourguignon, mon frère, c'est Dorante.

**MARIO** : Duquel parlez-vous donc ?

**SILVIA** : De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il sort, il me l'a dit lui-même.

**MARIO** : Qui donc ?

**SILVIA** : Vous ne m'entendez donc pas ?

**MARIO** : Si j'y comprends rien, je veux mourir.

**SILVIA** : Venez, sortons d'ici, allons trouver mon père, il faut qu'il le sache ; j'aurais besoin de vous aussi, mon frère : il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déjà dit quelque chose en badinant ; mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie...

**MARIO** : Oh je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

**SILVIA** : Allons, mon frère, venez, ne perdons point de temps ; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela !

**MARIO** : Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE III

Scène première  
Arlequin, Dorante

**ARLEQUIN** : Hélas, monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure.

**DORANTE** : Encore ?

**ARLEQUIN** : Ayez compassion de ma bonne aventure, ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement, ne lui fermez point le passage.

**DORANTE** : Allons donc, misérable, je crois que tu te moques de moi ! Tu mériterais cent coups de bâton.

**ARLEQUIN** : Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres : voulez-vous que j'aïlle chercher le bâton ?

**DORANTE** : Maraude !

**ARLEQUIN** : Maraude, soit, mais cela n'est point contraire à faire fortune.

**DORANTE** : Ce coquin ! Quelle imagination il lui prend !

**ARLEQUIN** : Coquin est encore bon, il me convient aussi : un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

**DORANTE** : Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom ? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends-tu ?

**ARLEQUIN** : Accommodons-nous : cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre ; si je lui dis mon état de valet, et que, nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons ?



Vincent Dedienne et Nicolas Maury.

**DORANTE** : Dès qu'on te connaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

**ARLEQUIN** : Bon, et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère, j'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

## Scène 2

Dorante seul, et ensuite Mario

**DORANTE** : Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

**MARIO** : Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

**DORANTE** : Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

**MARIO** : Vous en contez à Lisette ?

**DORANTE** : Elle est si aimable, qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

**MARIO** : Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

**DORANTE** : Monsieur, elle en badine.

**MARIO** : Tu as de l'esprit, ne fais-tu pas l'hypocrite ?

**DORANTE** : Non ; mais qu'est-ce que cela vous fait ? Supposé que Lisette eût du goût pour moi...

**MARIO** : Du goût pour lui ! Où prenez-vous vos termes ? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

**DORANTE** : Monsieur, je ne saurais parler autrement.

**MARIO** : C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette ; cela imite l'homme de condition.

**DORANTE** : Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne ; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire, nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle et de l'intérêt que vous y prenez.

**MARIO** : Comment, morbleu ! Il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me répons ; modère-toi un peu. Eh bien, tu me disais qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après ?

**DORANTE** : Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur ?

**MARIO** : Ah, le voici : c'est que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très fâché qu'elle t'aimât ; c'est que sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela, mais c'est qu'il me déplait à moi d'avoir Bourguignon pour rival.

**DORANTE** : Ma foi, je vous crois, car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

**MARIO** : Il prendra patience.

**DORANTE** : Il faudra bien ; mais monsieur, vous l'aimez donc beaucoup ?

**MARIO** : Assez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mesures ; comprends-tu ce que cela signifie ?

**DORANTE** : Oui, je crois que je suis au fait ; et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute ?

**MARIO** : Qu'en penses-tu ? Est-ce que je ne vaudrais pas la peine de l'être ?

**DORANTE** : Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être ?

**MARIO** : La réponse est de bon sens, je te la pardonne ; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

**DORANTE** : Vous m'étonnez, monsieur, Lisette ne sait donc pas vos desseins ?

**MARIO** : Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paraît pas sensible ; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

## Scène 3

Mario, Silvia, Dorante

**MARIO** : Ah, te voilà, Lisette ?

**SILVIA** : Qu'avez-vous, monsieur, vous me paraissez ému ?

**MARIO** : Ce n'est rien, je disais un mot à Bourguignon.

**SILVIA** : Il est triste, est-ce que vous le querelliez ?

**DORANTE** : Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

**SILVIA** : Ce n'est pas ma faute.

**DORANTE** : Et me défend de vous aimer.

**SILVIA** : Il me défend donc de vous paraître aimable ?

**MARIO** : Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette, mais je ne veux pas qu'il te le dise.

**SILVIA** : Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

**MARIO** : Du moins ne te le répètera-t-il pas quand je serai présent ; retirez-vous, Bourguignon.

**DORANTE** : J'attends qu'elle me l'ordonne.

**MARIO** : Encore ?

**SILVIA** : Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

**DORANTE** : Avez-vous de l'inclination pour monsieur ?

**SILVIA** : Quoi, de l'amour ? Oh, je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

**DORANTE** : Ne me trompez-vous pas ?

**MARIO** : En vérité, je joue ici un joli personnage ; qu'il sorte donc. À qui est-ce que je parle ?

**DORANTE** : À Bourguignon, voilà tout.

**MARIO** : Eh bien, qu'il s'en aille !

**DORANTE** : (*à part*) Je souffre.

**SILVIA** : Cédez, puisqu'il se fâche.

**DORANTE** : (*bas à Silvia*) Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

**MARIO** : Allons, finissons.

**DORANTE** : Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

#### Scène 4

Silvia, Mario, Monsieur Orgon

**SILVIA** : Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

**MARIO** : (*riant*) Ah ! ah ! ah ! ah !

**MONSIEUR ORGON** : De quoi riez-vous, Mario ?

**MARIO** : De la colère de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

**SILVIA** : Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui ?

**MARIO** : Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué ni de plus mauvaise humeur.

**MONSIEUR ORGON** : Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème, et d'ailleurs, à le bien prendre il n'y a rien de si flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà assez.

**MARIO** : Mais où en est-il précisément, ma soeur ?

**SILVIA** : Hélas, mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

**MARIO** : Hélas, mon frère, me dit-elle ! Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit ?

**MONSIEUR ORGON** : Quoi, ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

**SILVIA** : Oui, mon cher père, je l'espère.

**MARIO** : Friponne que tu es, avec ton cher père ! Tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

**SILVIA** : Vous ne me passez rien.

**MARIO** : Ah ! ah ! Je prends ma revanche ; tu m'as tantôt chicané sur mes

expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes ; ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

**MONSIEUR ORGON** : Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

**SILVIA** : Ah, monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un à l'autre, il doit m'épouser ; si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! Si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer, je n'y songerai jamais que je ne l'aime, vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire ; c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

**MARIO** : Ah ! ah ! ah ! Que ton cœur a de caquet, ma soeur, quelle éloquence !

**MONSIEUR ORGON** : Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

**SILVIA** : Cela vaut fait, Dorante est vaincu, j'attends mon captif.

**MARIO** : Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

**SILVIA** : Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinerait son père en m'épousant, il croit trahir sa fortune et sa naissance. Voilà de grands sujets de réflexions : je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

**MARIO** : Et que la raison y périsse ?

**MONSIEUR ORGON** : C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour-propre !

**MARIO** : Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

#### Scène 5

Monsieur Orgon, Lisette, Silvia, Mario

**MONSIEUR ORGON** : Paix, voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut.

**LISSETTE** : Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion ; je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait, allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent, madame me la cède-t-elle ?

**MONSIEUR ORGON** : Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien ?

**SILVIA** : Non, je te la donne, Lisette, je te remets tous mes droits, et pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

**LISETTE** : Quoi ! Vous voulez bien que je l'épouse, monsieur le veut bien aussi ?

**MONSIEUR ORGON** : Oui, qu'il s'accommode, pourquoi t'aime-t-il ?

**MARIO** : J'y consens aussi, moi.

**LISETTE** : Moi aussi, et je vous en remercie tous.

**MONSIEUR ORGON** : Attends, j'y mets pourtant une petite restriction ; c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

**LISETTE** : Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout à fait.

**MONSIEUR ORGON** : Eh bien, cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là ? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

**LISETTE** : Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

**MONSIEUR ORGON** : Cela est juste, retirons-nous.

**SILVIA** : De tout mon cœur.

**MARIO** : Allons.

### Scène 6 Arlequin, Lisette

**ARLEQUIN** : Enfin, ma reine, je vous vois et je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

**LISETTE** : Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

**ARLEQUIN** : Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

**LISETTE** : Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

**ARLEQUIN** : Ah, que ces paroles me fortifient !

**LISETTE** : Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

**ARLEQUIN** : Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

**LISETTE** : Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

**ARLEQUIN** : Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous ;

je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne qui en est véritablement indigne.

**LISETTE** : Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

**ARLEQUIN** : Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchand, je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

**LISETTE** : Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

**ARLEQUIN** : Ah que nenni, vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

**LISETTE** : Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

**ARLEQUIN** : Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il est bien mesquin.

**LISETTE** : Je ne le trouve que trop magnifique.

**ARLEQUIN** : C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

**LISETTE** : Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

**ARLEQUIN** : Ne faites point dépense d'embarras ; je serais bien effronté, si je n'étais modeste.

**LISETTE** : Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

**ARLEQUIN** : Ahi ! Ahi ! Je ne sais plus où me mettre.

**LISETTE** : Encore une fois, monsieur, je me connais.

**ARLEQUIN** : Eh, je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais c'est là le diable que de me connaître, vous ne vous attendez pas au fond du sac.

**LISETTE** : (*à part*) Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*Haut.*) D'où vient me dites-vous cela ?

**ARLEQUIN** : Métaphore signifiant « voilà où se trouve le problème ». Et voilà où gît le lièvre.

**LISETTE** : Mais encore ? Vous m'inquiétez : est-ce que vous n'êtes pas ?...

**ARLEQUIN** : Ahi ! Ahi ! Vous m'ôtez ma couverture.

**LISETTE** : Sachons de quoi il s'agit ?

**ARLEQUIN** : (*à part*) Préparons un peu cette affaire-là... (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste, soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur ? Je vais le loger petitement.

**LISETTE** : Ah, tirez-moi d'inquiétude ! En un mot, qui êtes-vous ?

**ARLEQUIN** : Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie ? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux ? Eh bien, je ressemble assez à cela.

**LISETTE** : Achevez donc, quel est votre nom ?

**ARLEQUIN** : Mon nom ? (*À part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? Non ; cela rime trop avec coquin.

**LISETTE** : Eh bien ?

**ARLEQUIN** : Ah dame, il y a un peu à tirer ici ! Haïssez-vous la qualité de soldat ?

**LISETTE** : Qu'appellez-vous un soldat ?

**ARLEQUIN** : Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

**LISETTE** : Un soldat d'antichambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

**ARLEQUIN** : C'est lui qui est mon capitaine.

**LISETTE** : Faquin !

**ARLEQUIN** : (*à part*) Je n'ai pu éviter la rime.

**LISETTE** : Mais voyez ce magot, tenez !

**ARLEQUIN** : La jolie culbute que je fais là !

**LISETTE** : Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là !

**ARLEQUIN** : Hélas, madame, si vous préféreriez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

**LISETTE** : (*riant*) Ah ! ah ! ah ! Je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire, et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

**ARLEQUIN** : Tout de bon, charitable dame ? Ah, que mon amour vous promet de reconnaissance !

**LISETTE** : Touche là, Arlequin ; je suis prise pour dupe : le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

**ARLEQUIN** : La coiffeuse de madame !

**LISETTE** : C'est mon capitaine ou l'équivalent.

**ARLEQUIN** : Masque !

**LISETTE** : Prends ta revanche.

**ARLEQUIN** : Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère !

**LISETTE** : Venons au fait ; m'aimes-tu ?

**ARLEQUIN** : Pardi oui, en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

**LISETTE** : Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous ; ne faisons semblant de rien, et n'apprétons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse, ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont : je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

**ARLEQUIN** : Et moi votre valet, madame. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

## Scène 7

Dorante, Arlequin

**DORANTE** : Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étais ?

**ARLEQUIN** : Pardi oui, la pauvre enfant, j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau, il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Arlequin, et que j'avais un habit d'ordonnance : Eh bien mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit, le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas que d'être gracieux.

**DORANTE** : Quelle sottise histoire me contes-tu là ?

**ARLEQUIN** : Tant y a que je vais la demander en mariage.

**DORANTE** : Comment, elle consent à t'épouser ?

**ARLEQUIN** : La voilà bien malade.

**DORANTE** : Tu m'en imposes, elle ne sait pas qui tu es.

**ARLEQUIN** : Par la ventrebteu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

**DORANTE** : Tu es un fourbe, cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

**ARLEQUIN** : Qui ? Notre père ? Ah, le bon homme, nous l'avons dans notre manche ; c'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme !... Vous m'en direz des nouvelles.

**DORANTE** : Quel extravagant ! As-tu vu Lisette ?

**ARLEQUIN** : Lisette ! Non ; peut-être a-t-elle passé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cède ma part de cette attention-là.

**DORANTE** : Va-t'en, la tête te tourne.

**ARLEQUIN** : Vos petites manières sont un peu aisées, mais c'est la grande habitude qui fait cela : adieu, quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon, c'est un garçon qui a quelque mérite.

## Scène 8

Dorante, Silvia

**DORANTE** : (*à part*) Qu'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

**SILVIA** : Où étiez-vous donc, monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario,

je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

**DORANTE** : Je ne me suis pourtant pas éloigné, mais de quoi s'agit-il ?

**SILVIA** : Quelle froideur ! (*Haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite, j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée ; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

**DORANTE** : C'est mon intention ; je vais partir incognito, et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

**SILVIA** : (*à part*) Partir ! Ce n'est pas là mon compte.

**DORANTE** : N'approuvez-vous pas mon idée ?

**SILVIA** : Mais... Pas trop.

**DORANTE** : Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m'y résoudre ; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire : je n'ai plus que faire ici.

**SILVIA** : Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre ; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

**DORANTE** : Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

**SILVIA** : Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de monsieur Orgon.

**DORANTE** : Ne voyez-vous que cela ?

**SILVIA** : Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer ; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

**DORANTE** : Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire : adieu Lisette.

**SILVIA** : Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

**DORANTE** : À merveille ! Et l'explication ne me serait pas favorable, gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

**SILVIA** : Quoi, sérieusement, vous partez ?

**DORANTE** : Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

**SILVIA** : Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

**DORANTE** : Cela est bien naïf : adieu.

*Il s'en va.*

**SILVIA** : (*à part*) S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (*Elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête, je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait ?... Ah, voilà qui est fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais : mon frère est un maladroit, il s'y est mal

pris, les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement ! Dorante reparaît pourtant ; il me semble qu'il revient, je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

**DORANTE** : (*l'arrêtant*) Restez, je vous prie, j'ai encore quelque chose à vous dire.

**SILVIA** : À moi, monsieur ?

**DORANTE** : J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

**SILVIA** : Eh, monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine, je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

**DORANTE** : Moi, Lisette ! Est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire ?

**SILVIA** : Hum, si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

**DORANTE** : Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ! Mario vous aime.

**SILVIA** : Cela est vrai.

**DORANTE** : Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse ; ainsi, vous ne sauriez m'aimer.

**SILVIA** : Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit ? Je ne saurais vous aimer ! Qu'en savez-vous ? Vous décidez bien vite.

**DORANTE** : Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

**SILVIA** : Instruire un homme qui part !

**DORANTE** : Je ne partirai point.

**SILVIA** : Laissez-moi, tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point. Vous ne craignez que mon indifférence, et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments ?

**DORANTE** : Ce qu'ils m'importent, Lisette ? Peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

**SILVIA** : Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en persuadez-vous, que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur ? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous ; que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement ; vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel



secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Savez-vous bien que si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus ? Jugez donc de l'état où je resterais, ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison, et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

**DORANTE :** Ah ! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre : tes paroles ont un feu qui me pénètre, je t'adore, je te respecte ; il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tint encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

**SILVIA :** En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse, ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, et croyez-vous que cela puisse durer ?

**DORANTE :** Vous m'aimez donc ?

**SILVIA :** Non, non ; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

**DORANTE :** Vos menaces ne me font point de peur.

**SILVIA :** Et Mario, vous n'y songez donc plus ?

**DORANTE :** Non, Lisette ; Mario ne m'alarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse : je ne saurais en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

**SILVIA :** Oh, je n'y tâcherai point, gardez-là, nous verrons ce que vous en ferez.

**DORANTE :** Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

**SILVIA :** Quoi, vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune ?

**DORANTE :** Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue, ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

**SILVIA :** Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante ?

**DORANTE :** Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

**SILVIA :** Enfin, j'en suis venue à bout ; vous... Vous ne changerez jamais ?

**DORANTE :** Non, ma chère Lisette.

**SILVIA :** Que d'amour !

## Scène dernière

Monsieur Orgon, Silvia, Dorante, Lisette, Arlequin, Mario

**SILVIA :** Ah, mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante : venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

**DORANTE :** Qu'entends-je ! Vous son père, monsieur ?

**SILVIA :** Oui, Dorante, la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire ; vous m'aimez, je n'en saurais douter, mais à votre tour jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquiescer.

**MONSIEUR ORGON :** Connaissez-vous cette lettre-là ? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

**DORANTE :** Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame ; mais ce qui m'enchant le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

**MARIO :** Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon ?

**DORANTE :** Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

**ARLEQUIN :** De la joie, madame ! Vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Arlequin vous reste.

**LISETTE :** Belle consolation ! Il n'y a que toi qui gagnes à cela.

**ARLEQUIN :** Je n'y perds pas ; avant notre connaissance ; votre dot valait mieux que vous ; à présent, vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis !

FIN



Laure Calamy, Camille Gueirard, Alain Pralon et Clotilde Hesme.



Scène de marivaudage : la promenade du soir. Gravure de Freudeberg, XVIII<sup>e</sup> siècle. © D. R.

# Commentaires

## La comédie des apparences

par Lena Kounovsky

À travers *Le Jeu de l'amour et du hasard*, Marivaux propose un détour par l'artifice pour sonder les cœurs. C'est grâce au travestissement que les personnages accèdent à la vérité de l'autre, et peuvent aimer en toute liberté.

### UN THÉÂTRE DE L'ÉPURE

C'est en 1730 que Marivaux fait représenter, pour la première fois, *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Influencé par le Théâtre-Italien et le Théâtre-Français, il emprunte aux premiers le comique, la rapidité et la fluidité des dialogues, et aux seconds la rigueur, l'épure et la précision des sentiments.

L'intrigue de la pièce est simple. Silvia doit se marier avec Dorante, mais elle ne le connaît pas : pour sonder son cœur, elle décide d'échanger sa place avec sa servante, afin de pouvoir l'observer en cachette. Mais ce qu'elle ignore, c'est que celui-ci a eu la même idée. Les couples de maîtres et valets se trouvent ainsi interchangeables, et, sous l'œil attentif du père et du frère de Silvia, qui font office de spectateurs complices, ils se chercheront tout au long de la pièce.

Les personnages sont ainsi réduits à l'essentiel. Au nombre de six, ils sont

réunis en trois couples : celui des maîtres, celui des valets, et celui des spectateurs. Exempts d'une appartenance trop marquée à un certain milieu social, ils portent les noms des personnages-types de la comédie italienne ou française, et sont réduits à des archétypes, prêts à jouer la partition composée par Marivaux. Ils participent également à un parallélisme parfait, puisque le couple des valets est le miroir exact du couple des maîtres : les deux se répondent et se complètent, l'un parlant d'amour, l'autre de désir, chacun des deux couples évoquant ce que l'autre n'ose pas dire.

Quant à l'intrigue, elle est d'une épure remarquable. Elle ne s'appuie, en effet, sur aucun élément extérieur, mais découle naturellement de l'intériorité des héros, puisque c'est Silvia, qui, en se déguisant, crée le problème qu'il lui faudra résoudre pour parvenir à s'unir avec Dorante. Marivaux se



Les Comédiens français, Jean-Antoine Watteau, XVIII<sup>e</sup> siècle. © D. R.

débarrasse ainsi des détails de la fable pour ramener la comédie à son essentiel : l'étude fine, presque chirurgicale, des sentiments de ses héros.

### LE TRAVESTISSEMENT PAR LE LANGAGE

« Lisette a de l'esprit, Monsieur, » dit Silvia à son père ; « elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps et je prendrais la sienne. » C'est en effet qu'il faut de l'esprit, chez Marivaux, pour se faire passer pour ce que l'on n'est pas : le travestissement, dans son œuvre, passe souvent par le langage. Se travestir, c'est s'approprier la langue de l'autre et s'éloigner de sa nature, et c'est à ce moment-là que la machine de la comédie se met en place.

Ainsi, lorsque Silvia et Dorante se rencontrent, grimés en servante et en

valet, ils ne parviennent pas à se tutoyer, et gardent leurs façons bourgeoises ; quant à Lisette et Arlequin, en tentant d'imiter les manières de leurs maîtres, ils tombent dans la préciosité et le ridicule. Chacun tente de s'approprier le langage de l'autre, sans pour autant y parvenir. Ce faisant, Marivaux critique la société des apparences, dans laquelle chacun ne peut parler que selon sa classe.

Mais, comme souvent, le masque révèle alors plus qu'il ne cache, et, libérés par leurs déguisements, les personnages peuvent laisser court à leurs véritables pensées. C'est le masque qui mène à la liberté : et cette liberté se sent dans la langue de Marivaux, fluide et nouvelle, qui jaillit lors des longues tirades passionnées de Silvia. Le travestissement, en insufflant un peu de trouble dans les rapports de classe,



Divertissement de comédiens, par Henri-Joseph Van Blarenberghe, XVIII<sup>e</sup> siècle. © RMN / René-Gabriel Ojéda

libère la parole et révèle la vérité des êtres.

### LA NÉCESSITÉ DU JEU

Plus encore que la libération du langage, c'est donc la nécessité du jeu que Marivaux met en avant. Tout au long de la pièce, Silvia, l'héroïne, joue au metteur en scène : c'est elle qui a l'idée d'échanger sa position avec celle de Lisette, et c'est elle qui décide, lorsque Dorante révèle sa véritable nature, de poursuivre le subterfuge, afin de savoir jusqu'où ira son amour pour elle. Pour atteindre la vérité, elle n'hésite donc pas à mettre en œuvre un véritable théâtre dans le théâtre.

Le travestissement et l'artifice apparaissent alors comme nécessaires, puisque c'est à travers eux que la vérité se dévoile. Rien, en effet, ne s'opposait à l'amour

de Silvia et de Dorante, mais les amants, chacun de leur côté, ont décidé de passer par un stratagème afin de prendre la mesure de leur amour : c'est le théâtre qui mène à la vérité.

Ainsi, Silvia, lorsque Dorante se révèle à elle, s'exclame : « Ah ! Je vois clair dans mon cœur. » C'est que *Le Jeu*, comme toutes les autres pièces de Marivaux, est un chemin vers la compréhension de soi : les personnages, qui, au début de la pièce, doutaient de leurs partenaires et d'eux-mêmes, parviennent enfin à voir clair en eux par le biais de l'artifice.

La pièce de Marivaux invite ainsi à dépasser la comédie des apparences, et à chercher, derrière le théâtre, la vérité du cœur.

L. K.

## Tout part des acteurs

par Catherine Hiegel

Après le succès des *Femmes savantes* de Molière, qui reçut l'an dernier le prix du Brigadier, Catherine Hiegel retrouve le plateau de la Porte Saint-Martin pour y monter *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux, avec, notamment, le comédien Vincent Dedienne.



Laure Calamy et Vincent Dedienne.

C'est la première fois que je monte Marivaux. Je l'ai joué, j'ai même été Lisette dans les années 1970, à la Comédie-Française, dans une reprise de la mise en scène de Maurice Escande, mais je ne m'étais jamais attaquée à lui en tant que metteur en scène. Marivaux parlait des acteurs pour écrire ses pièces, et c'est ce que j'ai fait ici. J'ai rencontré par hasard Vincent Dedienne dans la rue, je lui ai dit que je l'admirais, et il

m'a confié qu'il serait heureux d'arrêter un peu le one man show pour se lancer dans un vrai rôle, un rôle de Marivaux. On s'est revu, on a décidé de travailler ensemble, et j'ai choisi pour lui *Le Jeu de l'amour et du hasard*, car c'est dans cette pièce, selon moi, que se trouve le plus bel Arlequin de Marivaux. Autour de Vincent Dedienne, j'ai construit une distribution selon mon rêve, une distribution que j'aime, afin de créer une



Clotilde Hesme et Cyrille Thouvenin.

famille : Clotilde Hesme, Laure Calamy, Cyrille Thouvenin, Alain Pralon, Arthur Gomez. Plusieurs ont été mes élèves, mais c'est un hasard !

### UN AUTEUR QUI AIME LES ACTEURS

Un metteur en scène doit aimer les acteurs et être un peu acteur lui-même. Marivaux est un auteur qui aime les acteurs. Il a écrit le rôle de Silvia pour

la comédienne de la troupe de la Comédie-Italienne, dite Silvia, dont tout Paris raffolait à l'époque, épouse d'Antonio Balletti, dit Mario, lui-même interprète du personnage de Mario à la création. Marivaux s'était détaché des comédiens de la Comédie-Française, qu'il jugeait à l'époque trop déclamatoires, pour se rapprocher des Italiens, leurs concurrents, virtuoses en légèreté et en insouciance, qui créèrent la plu-



Laure Calamy et Vincent Dedienne.

part de ses pièces. La langue de Marivaux est à l'inverse de la profération. Son théâtre demande aux acteurs de ne pas avoir plus d'esprit que l'auteur. Le verbe va plus vite que la conscience. Les per-

sonnages sont saisis par l'action, et la parole fuse, d'un trait, instinctivement. La pensée se libère à vue, malgré eux. Toutes les pièces de Marivaux auraient pu s'appeler *La Surprise de l'amour*...

### MARIVAU, PLUS SCIENTIFIQUE QUE POLITIQUE

Quand j'ai joué *l'Île des esclaves*, je me souviens du goût triste que me laissait la pièce à la fin de chaque représentation. Marivaux est un scientifique un peu fou, qui fait des expériences avec des sujets humains. Il retourne les choses, inverse les genres, les classes, les codes. Et à la fin, chacun reprend sa place, les maîtres restent les maîtres, et les valets n'ont plus le droit de rêver. Lisette et Arlequin sont les « milliardaires d'un jour ». Marivaux joue avec les êtres comme avec des insectes ; ses intentions ne sont pas politiques. L'ordre moral et social de son siècle lui convient. La pièce est créée en 1730, sous le règne de Louis XV, cinquante ans avant l'apparition de Beaumarchais. L'époque est érotique et jouisseuse. Aujourd'hui, cinq révolutions plus tard, rien n'a changé, ce qui enlève tout espoir : le destin de chacun est lié à sa naissance, au hasard.

### UN JARDIN D'ÉTÉ DANS UN THÉÂTRE

Mon plus grand défaut, c'est la fidélité. Je respecte le texte à la lettre et ne vois pas l'intérêt de le couper ou de le transformer. J'ai demandé au décorateur, Goury<sup>1</sup>, d'imaginer pour la pièce un jardin d'été. Le jardin d'un hôtel particulier. Quand on regarde les tableaux de l'époque, tout se passe

souvent dans la sensualité du jardin. C'est un espace où l'on peut se cacher, se trouver, tout se permettre. Mais ce décor est inscrit dans le cadre de scène du théâtre et sous les projecteurs, que je ne veux pas cacher. Je veux qu'on n'oublie jamais qu'on est au théâtre, qu'il s'agit d'une expérience. D'ailleurs, pendant tout le spectacle, une violoncelliste, assise à la fenêtre de la maison, regarde ce qui se passe dans le jardin, à la fois comme témoin privilégié et comme miroir des spectateurs. C'est le théâtre qui regarde le théâtre. Cette musicienne joue Bach et des airs de l'époque, en référence à Marivaux, qui aimait beaucoup intégrer la musique dans ses spectacles. Et puis on danse aussi. La dernière réplique de la pièce : « Allons, saute, marquis ! », piquée à Regnard, signifiait : Danse ! Aujourd'hui, on monte peu Marivaux, il n'est pas à la mode. On prend un risque avec ce spectacle, tous, à commencer par le directeur du théâtre, Jean Robert-Charrier. Mais Marivaux parle à tous les siècles et ses personnages sont éternellement jeunes. Et c'est tant mieux pour les actrices, qui peuvent se jeter dans les rôles avec une audace et un esprit d'aventure que je reconnais souvent chez elles...

**Propos recueillis  
par Stéphanie Tesson**

1. Goury est l'architecte-décorateur avec lequel Catherine Hiegel a l'habitude de travailler. Il a notamment réalisé pour elle le décor des *Femmes savantes*.

## Une leçon de légèreté

Marivaux, avec son *Jeu*, insuffle un peu de légèreté dans l'ordre social : le temps d'un carnaval, les valets jouent le rôle des maîtres, les maîtres celui des valets, et la rigide société du XVIII<sup>e</sup> siècle se voit traversée d'un vent de modernité.

### DES FEMMES ET DE LA MODERNITÉ

Le *Jeu de l'amour et du hasard* commence par les mots d'une femme. Ce n'est pas anodin : tout au long de la pièce, c'est Silvia, l'héroïne, qui parle avec éloquence, s'improvise metteur en scène et mène la danse. Don Juan au féminin, elle utilise le vocabulaire de la conquête et pousse l'homme qu'elle aime dans ses derniers retranchements, jusqu'à triompher de lui. Quant à Lisette, sa servante, elle n'est pas en reste : là où son équivalent masculin, Arlequin, n'est qu'un rustre, elle fait preuve d'une véritable intelligence et n'hésite pas à débattre avec sa maîtresse, voire à remettre en cause l'ordre social.

La femme apparaît donc comme une figure de la modernité chez Marivaux : c'est elle qui parle, qui agit, qui décide, et plus encore, c'est elle qui désire dépasser la comédie des apparences, pour atteindre la vérité. C'est elle encore qui s'élève contre le mariage de convenance, dénoncé dès le début de la pièce comme une absurdité, puisque Silvia décide en effet de découvrir par ses propres moyens si Dorante est digne ou non de l'épouser.

### TOUTES LES ÂMES SE VALENT

Dans ses *Réflexions sur l'esprit humain*, Marivaux écrit que « toutes les âmes se valent : il n'y en a ni de différentes espèces, ni originellement plus sottes, plus médiocres ou plus corrompues les unes que les autres par leur nature ou par leur création. » Silvia, dans *Le Jeu*, obéit à cette philosophie, et affirme qu'elle n'épousera Dorante que s'il parvient à voir au-delà de sa condition de servante.

Et c'est lorsqu'il s'exclame : « je t'adore, je te respecte ; il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaissent devant une âme comme la tienne » que Silvia accepte enfin de l'épouser ; car pour Marivaux, il n'y a pas d'acte d'amour plus élevé que de dépasser les apparences.

### LE CARNAVAL DES APPARENCES

La condition sociale apparaît ainsi comme un simple rôle, un costume qu'il est possible d'enfiler et de retirer : comme lors d'un carnaval, les statuts des maîtres et des valets se trouvent inversés. Mais cette féerie, tout en bouleversant l'ordre établi, le remet également en place, puisqu'une fois le carnaval fini, chacun revient à sa position



En haut : Vincent Dedienne et Laure Calamy. En bas, à gauche : Vincent Dedienne et Nicolas Maury. En bas, à droite : Clotilde Hesme et Cyrille Thouvenin

originale. La subversion n'est donc pas menée jusqu'au bout, et après le passage carnavalesque, le monde reprend son cours, un peu meilleur, mais fondamentalement inchangé.

Marivaux n'est donc ni tout à fait moderne, ni tout à fait conservateur. Avec son *Jeu*, il brouille les pistes : révolutionnaire et novateur, il donne la

parole aux femmes et élève les valets, mais rappelle également que l'amour n'est possible qu'entre gens du même monde. Plutôt que de chercher à donner une morale, il semble ainsi donner une leçon de légèreté : les rôles sociaux, tout comme les rôles de théâtre, ne sont que des conventions avec lesquelles il est possible de jouer.

L. K.

# Le jeu secret de la femme rebelle

par Gilles Costaz

Des comédies de l'âge classique aux combats politiques contemporains, le théâtre offre une galerie d'héroïnes indociles, qui vont de la « fine mouche » à la véritable révoltée.

La femme rebelle est un personnage courant, un archétype même dans la tragédie. Mais dans la comédie classique, elle n'existe guère. Shakespeare, qui composa pourtant d'admirables portraits de femmes, se plaît à « domestiquer » comme un cheval de rodéo sa *Mégère apprivoisée*.

## L'IMPERTINENCE DES SOUBRETTES

Heureusement, à cette période classique, il y a les servantes qui ont leur franc-parler – on pense aux Dorine et aux Toinette de Molière. Ce même Molière avait pourtant campé une belle femme libre dans *Le Misanthrope*: Célimène. Mais la séductrice ne tire pas les ficelles jusqu'au bout. Elle est accablée et lâchée par tous à la fin de la pièce. Le XVIII<sup>e</sup> siècle va peu à peu célébrer la femme habile et capable de contester l'ordre bourgeois et masculin. Le ton est donné par Beaumarchais avec Suzanne (mais c'est encore une domestique) dans *Le Mariage de Figaro*, et surtout par Marivaux avec beaucoup de figures intrépides – en tête desquelles se profile la Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard* –, ainsi que Goldoni qui sent

bien que la société a changé et fait de sa *Locandiera*, Mirandolina, une hôtesse d'auberge qui embobine ses clients, les mène par le bout du nez, se révèle maîtresse d'un jeu dont elle laisse croire aux hommes qu'ils en sont les vainqueurs. En Angleterre, on rencontre aussi ce type de personnage dans une œuvre très connue de l'autre côté de la Manche et peu jouée chez nous : *Elle s'abaisse pour triompher* d'Oliver Goldsmith. L'héroïne, Kate, se transforme en serveuse d'auberge pour connaître et séduire un aristocrate qui n'aime que les filles de basse condition. La pièce évoque un peu Marivaux, mais la priorité revient au Français, *Le Jeu de l'amour* étant de 1730 et *Elle s'abaisse pour triompher* de 1773. Mais le travestissement est depuis la Renaissance un stratagème, au théâtre, qui permet aux personnages féminins de jouer avec les codes sociaux et de conquérir une part de leur liberté.

## LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ

La révolte de la femme, qui prend tous les risques pour mener sa vie amoureuse, prend une forme plus âpre dans *Les Caprices de Marianne*, où la joliesse romantique bascule vers la tragédie et



Zanetta Rosa Benozzi, dite Mademoiselle Silvia (vers 1701-1758). Gravure de Surugue fils d'après Maurice-Quentin de La Tour (B. N.) © Collection Viollet

la mélancolie. *La Parisienne* d'Henry Becque se rebelle elle aussi mais doit accepter le mensonge pour satisfaire son indépendance et son goût du plaisir. Même *Madame Sans-Gêne* de Victorien Sardou et Émile Moreau, qui en impose à tout le monde et parle à Napoléon I<sup>er</sup> comme à un partenaire de bal populaire, ne casse guère le moule machiste. Ensuite, au XX<sup>e</sup> siècle, la « fine mouche » envahit le théâtre de divertissement (*Nina* d'André Roussin) et les vraies rebelles mettent en cause le

monde autoritaire des hommes, telles *Lulu* de Wedekind ou la princesse Alarica dans *Le mal court* d'Audibert. La femme musulmane revendique une place plus haute dans les pièces de Fatima Gallaire et Nasser Djemaï. Tout récemment, Catherine Benhamou va jusqu'à rendre une dignité nouvelle à la femme qui ne disait rien dans la poubelle de *Fin de partie* de Beckett, en lui inventant une vie et une révolte dans *Hors jeu*...

G. C.



## Le Théâtre de la Porte Saint-Martin



© Bernard Richebé

L'Opéra de la Porte Saint-Martin voit le jour en 1781, sur décision de Marie-Antoinette. Sa construction par l'architecte Lenoir fut réalisée en deux mois seulement : première pierre le 26 août, inauguration officielle le 26 octobre, en présence de la reine. C'est à Auguste Vestris, le plus célèbre danseur de l'époque, que revint l'honneur de cette première représentation. Hélas, douze ans plus tard, le 27 juillet 1794, la troupe lyrique quitte les locaux pour le nouvel opéra de la place Louvois, sonnant le glas de la Porte Saint-Martin.

Après quelques années d'oubli, l'Opéra renaît sous le nom de Théâtre de la Porte Saint-Martin, grâce à un acteur-auteur, Dumaniant, qui le rachète au domaine national. Tout au long du Premier et du Second Empire, le Tout-Paris s'y montre et applaudit des spectacles très variés. En 1831, le Théâtre trouve enfin sa véritable vocation en devenant le temple du drame romantique sous la houlette du talentueux et fantasque Harel. Le succès populaire est immense. Alexandre Dumas et Victor Hugo y présentent leurs meilleures pièces devant un public ravi. Mais l'équilibre financier fait défaut et Harel doit jouer de toute son aura pour éviter la saisie et continuer à monter des spectacles avec brio... Il disparaîtra dans le dénuement et la solitude.

Construit en deux mois, le Théâtre de la Porte Saint-Martin va disparaître en quelques heures dans les flammes de la Commune de Paris. Il renaît de ses cendres deux ans plus tard, en 1873, renouant avec l'affection des Parisiens. Des pièces exceptionnelles y furent créées dans les années suivantes : *Cyrano de Bergerac*, *Les Misérables*, *Chanteclerc*... contribuant à la réputation de qualité des auteurs et des comédiens



© Sabine Hartl &amp; Olaf-Daniel Meyer



français jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. L'histoire retiendra que les matinées classiques (visant à promouvoir les jeunes comédiens) ont été créées à la Porte Saint-Martin.

À partir des années 1960, le Théâtre de la Porte Saint-Martin reprend une place de tout premier rang et participe au renouveau culturel amené par les mouvements de Mai 68. De nombreux shows musicaux y sont présentés.

Jusqu'à la fin des années 1990, le Théâtre de la Porte Saint-Martin connaît encore de nombreux succès populaires.

En 2001, Michel Sardou et Jean-Claude Camus reprennent la direction des lieux. En 2003, Michel Sardou décide de quitter le Théâtre. Jean-Claude Camus, ne voulant pas abandonner cette aventure, décide d'en reprendre seul la direction. Une rénovation importante du Théâtre a permis de mieux accueillir artistes et public et de créer ainsi des structures dignes de cet établissement.

À travers des pièces telles qu'*Ils se sont aimés* (Michèle Laroque et Pierre Palmade), de *Love! Valour! Compassion!* de Terrence McNally ou encore du *Malade imaginaire* (Michel Bouquet), la direction du Théâtre s'attache à maintenir le lieu au centre de l'actualité culturelle parisienne, tout en affirmant une véritable volonté de créativité et d'éclectisme. Les succès sont au rendez-vous : en 2009, le Théâtre accueille *La Cage aux folles* (Christian Clavier, Didier Bourdon) qui fera salle comble deux ans durant, puis se lance dans la grande aventure en septembre 2011 du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare avec Lorànt Deutsch et Mélanie Doutey (mis en scène par Nicolas Briançon). Suit en 2012 *Le Bourgeois gentilhomme* avec François Morel, mis en scène par Catherine Hiegel. En 2013 s'enchaînent la

reprise du *Songe d'une nuit d'été*, *Le Dindon* de Feydeau (mis en scène par Philippe Adrien), puis les grands retours de Muriel Robin et Mimie Mathy sur scène.

En janvier 2014, forts de l'expérience du *Songe d'une nuit d'été*, William Shakespeare, Nicolas Briançon et le Théâtre de la Porte Saint-Martin sont à nouveau réunis pour présenter *Roméo et Juliette*, pièce absente depuis quarante ans du répertoire du théâtre privé. En septembre 2014, le Théâtre crée la comédie *Nelson* de Jean Robert-Charrier, avec Chantal Ladesou en tête de distribution. La pièce reste à l'affiche une année entière, rencontrant un important succès. Le spectacle musical *Irma la Douce* d'Alexandre Breffort et Marguerite Monnot prend la suite en septembre 2015, avec Nicole Croisille, Marie-Julie Baup et Loránt Deutsch. La direction du Théâtre de la Porte Saint-Martin souhaite désormais prolonger cette programmation éclectique, tout en tendant également la main à des reprises de grands spectacles du théâtre subventionné. C'est grâce à cette volonté qu'a eu lieu la reprise de *Cyrano de Bergerac*, pièce emblématique créée au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Dominique Pitoiset, metteur en scène, et Philippe Torreton, rôle-titre, présentèrent cette version triomphale de *Cyrano* de février à juin 2016, après une création au Théâtre national de Bretagne. Avec le retour de Catherine Hiegel à la mise en scène pour *Les Femmes savantes*, le Théâtre de la Porte Saint-Martin se place à nouveau sur le devant de la scène culturelle parisienne. Suivent, à partir de janvier 2017, les reprises d'*Un air de famille* et de *Cuisine et dépendances*, pièces d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. La saison 2016/2017 s'achève avec la reprise de *Cendrillon*, de Joël Pommerat, pour soixante représentations exceptionnelles. En septembre 2017, Michel Bouquet revient sur les planches du Théâtre de la Porte Saint-Martin, afin d'y incarner Orgon, alors que Michel Fau est Tartuffe.

## L'équipe du Théâtre

Directeur : Jean Robert-Charrier  
 Assistant de direction : Aurélien Laignez  
 Comptabilité : Anne Blouin  
 Commercialisation/Communication/  
 Événementiel : Amélie Chapleau  
 Assistant administratif : Yoann Sabourin  
 Responsable de billetterie : Thomas Philippe  
 Billetterie : Ophélie Rabasse et Céline Fillon  
 Gardiens : Séverine Carpentier et Jean-Marc Hibert  
 Directeur technique : Julien Lambert  
 Régisseur plateau : Thierry Chabaud

Régisseur lumière : Kevin Volat  
 Électriciens : Jean-Philippe Vaysses et Samir Bouchir  
 Cintrier : Nicolas Roy  
 Habilleuses : Florence Combacal  
 et Marie Capponi Rodrigues  
 Maquilleuse : Catherine Bloquere  
 Responsable de salle : Matthieu Bauchet  
 Postiers : Benjamin Debrach  
 et Pierre-Louis Laugerias  
 Ouvriers : Isabelle Fenech, David Gaudineau, Anne  
 Brosselard, Zoé Derloo et Céline Laugier et Gena Bordi

La production remercie Jipanco pour la construction des décors ; Hervé Mayon (la licorne verte) pour la décoration arbres, haies, feuillage... ; le Centre de documentations cinématographiques et les Studios de l'Albatros qui nous ont permis de répéter ; Laurianne Chenel Crainic, Martha Romero, Pétronille Salomé et Agnès Dupuis, pour le travail de couture ; Massaro, pour les chaussures de Clotilde Hesme ; Dushow pour le matériel lumière.



**THÉÂTRE  
DE LA PORTE  
SAINT-MARTIN**

**L'OISEAU  
AU  
VERT**

PRODUCTION  
AGATHE  
MELINAND

UNE PIÈCE DE  
CARLO  
GOZZI

"DU  
MERVEILLEUX  
COUSU MAIN"  
LE FIGARO

"UN VRAI BONHEUR"  
L'EXPRESS

"D'UNE BEAUTÉ  
SAISSANTE"  
LA TERRASSE

"UNE  
SCÉNOGRAPHIE  
À COUPER  
LE SOUFFLE"  
LES ÉCHOS

"LA DISTRIBUTION  
EST REMARQUABLE"  
L'HUMANITÉ

AVEC  
MARILO  
MARINI

MISE EN SCÈNE, DÉCORS  
ET COSTUMES

AVEC  
PIERRE  
AUSSÉDAT

GEORGES  
BIGOT

LAURENT  
PELLY

JEANNE  
PIPONNIER

EMMANUEL  
DAUMAS

ANTOINE  
RAFFALLI

MAMOU  
GARCIA

EDDY  
LETEXIER

MOUMI  
MARGOUM

FABIENNE  
ROCOBAY

RÉGIS  
LUX

ALEXANDRA  
CASTELLON

01 42 08 00 32  
PORTESAINTMARTIN.COM

MARQUE FRAC, FRAC.COM ET SUR L'APPLI TICKETALIVE

la terrasse     

FIMALAC  
CULTURE